

85935

LA POLITIQUE  
DU CHEVALIER  
BACON,  
CHANCELIER D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,  
Chez JACQUES TONSSON.

---

1740.

---

SC 87A

THE HISTORY OF THE

AMERICAN REVOLUTION

BY J. G. D. A. G.

THE AMERICAN REVOLUTION

BY J. G. D. A. G.

THE AMERICAN REVOLUTION

BY J. G. D. A. G.

1800



V

## AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

**L**E petit Ouvrage que nous donnons au Public, est une Traduction élégante d'un excellent Original Anglois. Nous ignorons le nom du Traducteur: Pour l'Auteur c'est le célèbre Bacon, Baron de Verulam, Vicomte de Saint Alban, & Grand Chancelier d'Angleterre, sous Jacques I.  
à iij

Monsieur le Comte de Rottembourg, dont le nom, les talents, & les services qu'il a rendus à la France, sont très-connus, ayant apporté cette Traduction au retour de son Ambassade d'Espagne, a bien voulu s'en désaisir en notre faveur, & pour l'utilité du Public. Nous avons répondu à ses vœux, en la faisant imprimer, & nous croions que l'on nous en saura quelque gré. On voit dans ce petit Ouvrage, comme en raccourci, tout le génie de Bacon. Un esprit aisé, un jugement sain, le Philosophe lensé, l'Homme de réflexions, y brillent tour à tour. C'étoit un des fruits

de la retraite d'un Homme  
qui avoit quitté le monde ,  
après en avoir soutenu long-  
tems les prosperités & les dis-  
graces. Si les Maximes de  
M. de la Rochefoucaud ont  
été si long-tems goûtées par-  
ce qu'il y a de plus sensé :  
si elles font encore les délices  
de ceux qui aiment les Ou-  
vrages où le vrai & le judi-  
cieux sont substitués à la pla-  
ce des traits brillans de l'i-  
magination souvent faux , &  
presque toujours peu solides ,  
nous avons droit d'espérer ,  
que ces *Essais* ne seront ni  
moins recherchés , ni moins  
lûs ; ajoutons , ni moins uti-  
les. Tout y paroît si raison-

á iiiij.

viii      *Avertissement.*

nable, que chacun croit penser de lui-même ce qu'il trouve exprimé dans son Auteur. La Politique n'y est point contraire à la Religion, & celle-ci y soutient à son tour la Politique. C'est un Livre de principes qui peuvent également servir à l'Homme d'Etat, & au Philosophe. Ce ne sont point des maximes de spiritualité, mais des réflexions saines, judicieuses, solides. L'Auteur parle librement : c'étoit assés le caractère des Anglois; & c'est encore celui de leurs Auteurs : mais quand cette liberté n'a rien que de conforme au bon sens & à la raison ; quand elle ref-

peste la Religion & la pieté qui doivent être raisonnables elles-mêmes; loin d'être blâmable, c'est l'affaisonnement le meilleur qu'on puisse donner à un écrit, aujourd'hui sur-tout que ce goût paroît regner de plus en plus en France, & même dans presque toute l'Europe; un écrit qui a ce caractère, ne peut manquer de plaire & d'être utile. Un Ouvrage qui renferme plus de choses que de mots, peut ennuier un esprit superficiel, qui n'aime que ce qui flatte son imagination, & qui cherche plus ce qui brille, que ce qui instruit. Mais la gloire d'un

x. *Avertissement.*

Auteur est-elle de n'être agréable qu'à ces sortes de Lecteurs ? L'homme sensé, l'Auteur judicieux, ne mettent leur honneur qu'à être goûtés par ceux qui leur ressemblent; & puisque nous sommes tous faits pour raisonner, & pour raisonner juste, pourquoi chercheroit-on autre chose dans un Ouvrage ? Celui-ci d'ailleurs donne en peu de mots tant de règles lumineuses d'une sage conduite, qu'il plaît, qu'il instruit, qu'il charme ceux qui aiment à se connaître, & qui craignent de se tromper. S'il reprend des défauts, c'est pour appren-

dre à les corriger ; s'il attaque des abus, c'est pour montrer à les éviter; s'il donne des préceptes, c'est pour faire discerner ce qui est de devoir, & fuir ce qui n'est que de caprice & de fantaisie. Bayle qui avec beaucoup de défauts, ne laisse pas que d'avoir connu ce qui n'étoit que préjugé, & d'avoir fait quelquefois une guerre assés heureuse à beaucoup de préventions, avoit raison d'estimer cet écrit. Il loue beaucoup ces Essais ; il nous apprend qu'il s'en fit en peu de tems un assés grand nombre d'Editions, & ceux qui liront cette Traduction, ap-

xij *Avertissement.*

plaudiront à cet égard au jugement de ce Critique qu'il faut abandonner sur tant d'autres points. Jean Bau-doin l'un des premiers Membres de l'Academie Françoi-se, en avoit déjà publié une Traduction en 1624. Nous l'avons parcourue, & nous y avons trouvé une difference énorme entre elle & celle que nous publions. Style mauvais dans la premiere, additions peu dignes de l'Auteur, expressions louches, surannées & souvent bizarres : c'est le caractère de cette Traduction. L'élegance, la pureté du langage, la précision, forment au contraire

de caractère de celle-ci. Si notre jugement semble suspect , parce qu'il paroît intéressé , qu'on lise cet Ouvrage , & nous sommes assurés que l'on ira encore plus loin que nous dans les éloges que nous donnons à cet écrit. Il est vrai que nous avons fait quelques retranchemens dans la Traduction que nous publions ; mais outre qu'ils sont en très-petit nombre , nous ne les avons faits que sur l'avis d'un homme d'esprit qui les a jugé nécessaires pour se conformer à nos mœurs & aux Loix reçues dans le Royaume ; & par respect pour la vérité

xiv *Avertissement.*

qui s'y trouvoit blessée. La liberté de penser est soufferte en France comme en Angleterre : mais ici elle est resserrée dans les bornes de la sagesse & de la moderation , au lieu que l'on n'ignore pas qu'elle est souvent portée à un excès condamnable en Angleterre ; & les Anglois les plus judicieux ne font pas difficulté d'en convenir , & de souhaiter que l'on imitât à cet égard notre prudence & notre reserve.





# TABLE

## DES TRAITEZ

contenus dans ces Essais  
de Politique, & de Morale.

**D**E l'Habitude, & de  
l'Education. Pag. 1.

*Du Mariage, & du Célibat.*  
pag. 6.

*Des Cliens & Amis.* pag. 12.

*De la Conversation.* pag. 17.

*De la Noblesse.* pag. 22.

*Du Discours.* pag. 27.

*Des Magistrats & des Digni-  
tez.* pag. 33.

xvj T A B L E.

*Du Sage en apparence.* pag. 44.

*De la Colere.* pag. 48.

*De la Louange.* pag. 54.

*De la Gloire & de la Réputation.* pag. 59.

*Des Richesses.* pag. 64.

*Des Cérémonies & des Complimens.* pag. 74.

*De l'Envie.* pag. 79.

*De ce qu'on appelle Nature dans les hommes.* pag. 93.

*De la Dissimulation.* pag. 99.

*Des Voyages.* pag. 107.

*De La*

T A B L E. xvij

De la Dépense. pag. 115.

Des Graces, & de ceux qui y  
prétendent. pag. 120.

Des Peres, & des Enfans.  
pag. 128.

De l'Uſure. pag. 134.

Du Devoir des Juges. p. 147.

De la Vicissitude des choses.  
pag. 160.

Du Conseil. pag. 179.

De l'Amitié. pag. 195.

De la Difformité. pag. 218.

De la Verité. pag. 222.

xvij T A B L E.

*De l'Adversité.* pag. 229.

*De la Vengeance.* pag. 232.

*De l'Athéisme.* pag. 236.

*De la Superstition.* pag. 243.

*De la Bonté naturelle & ac-  
quise.* pag. 245.

*De la Mort.* pag. 251.

*De la Jeunesse, & de la Vieil-  
lèse.* pag. 257.

*Des Songçons.* pag. 263.

*De l'Amour.* pag. 267.

*De l'Amour propre, & de l'In-  
terêt particulier.* pag. 273.

T A B L E. xix

<i>De l'Etude.</i>	pag. 278.
<i>De la Vanité.</i>	pag. 284.
<i>De l'Ambition.</i>	pag. 289.
<i>De la Fortune.</i>	pag. 296.
<i>De l'Empire.</i>	pag. 302.
<i>De la véritable Grandeur des Royaumes &amp; des Etats.</i>	pag. 314.
<i>Des Troubles &amp; des Séditions.</i>	pag. 340.
<i>Des Factions &amp; des Partis.</i>	pag. 359.
<i>Des Colonies.</i>	pag. 365.

xx      T A B L E.

*De l'Expedition dans les affaires.*      pag. 374.

*Du Délai dans les affaires.*      pag. 379.

*De la Négociation.*      pag. 382.

*De l'Audace.*      pag. 387.

*Des Nouveautez.*      pag. 392.

Fin de la Table.



ESSAIS  
DU CHEVALIER  
BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE,

*Sur divers Sujets de Politique,  
& de Morale.*



DE L'HABITUDE,  
ET DE L'EDUCATION.



ES pensées des hommes naissent de leurs inclinations ; leurs discours sont proportionnés à leur sçavoir & aux opinions qu'ils ont embrassées ,

A

2 *Essais de Politique* ,  
mais l'habitude seule regle &  
détermine leurs actions , com-  
me Machiavel le remarque , avec  
beaucoup de bon sens , mais  
dans un cas odieux .

On voit bien clairement la  
forme , ou pour mieux dire le  
triomphe de l'habitude , en ce  
que nous entendons tous les  
jours des hommes , promettre ,  
s'engager , & donner des paro-  
les autentiques , sans que cela  
fasse aucune impression sur eux ,  
ni qu'ils changent en rien leur  
conduite , comme s'ils étoient  
des statués , ou des machines  
que la seule habitude fait mou-  
voir . Voici plusieurs exemples  
de son pouvoir & de sa ti-  
rannie .

Les Indiens ( je parle des  
Gymnosophistes ) se mettent  
tranquillement sur un bûcher ,  
& se sacrifient par le feu . Les  
femmes même se font brûler

avec le corps de leurs maris. Les enfans de Sparte étoient accoutumés à se laisser foueter sur l'autel de Diane sans se plaindre. Je me souviens qu'au commencement du regne de la Reine Elisabeth, un Irlandois rebelle qui fut condamné, présenta un placet au Viceroy, demandant à être pendu avec une branche d'ozier retorse, & non pas avec une corde, parce que ç'avoit été la coutume dans son païs de pendre les rebelles de cette manière. En Moscovie il y a des Moines qui se mettent l'hyver dans l'eau par, pénitence, & qui y demeurent jusqu'à ce qu'elle soit gélée autour d'eux. Puis donc que l'habitude a tant de pouvoir sur nous, tâchons d'en contracter de bonnes. Celles qu'on prend dans la jeunesse, sont certainement les plus fortes;

A ij

4 *Essais de Politique,*

& ce que nous appellons éducation , n'est en effet qu'une habitude prise de bonne heure, Nous voyons à l'égard des Langues que la prononciation ou l'accent s'apprend bien mieux dans la jeunesse ; alors la langue est plus déliée , les nerfs sont aussi plus souples ; ceux qui apprennent tard ne peuvent pas si facilement prendre un pli nouveau , à moins que ce ne soit de ces hommes rares qui se tiennent toujou rs en exercice , & qui conservent par ce moyen la faculté nécessaire pour apprendre tout ce qu'ils veulent icavoir ; mais si la coutume simple & pour ainsi dire , privée , a tant de force , elle en aura bien davantage étant associée & conjointe comme elle l'est dans les colléges ; car alors l'exemple instruit , la société encourage , l'émulation &

## ¶ de Morale.

les honneurs élèvent l'esprit : de sorte que dans ces lieux la force de la coutume est portée à son plus haut période. Certainement la multiplication des vertus naît de la bonne institution & de la bonne discipline des sociétés. Car les sociétés , & les bons gouvernemens cultivent la vertu naissante , mais ils n'en corrigent pas la sémence ; & le malheur est qu'on emploie souvent les moyens les plus efficaces pour la fin la moins désirable.



*Essais de Politique ,*



D U M A R I A G E ,

ET D U C E L I B A T .

**C**ELUI qui a une femme & des enfans , a donné des ôtrages à la fortune . Ce sont des entraves pour les grandes entreprises , soit que la vertu ou le vice nous y porte . Tout ce qui s'est fait de plus recommandable en faveur de la société , a été fait par des gens qui n'avoient point d'enfans , & qui ont , pour ainsi dire , épousé & donné toute leur affection au bien public . Il paroîtroit cependant naturel que ceux qui ont des enfans , eussent plus de soin que les autres de l'avenir , auquel ils doivent transmettre leurs plus chers dépôts .

## ¶ de Morale. 7

Il y a des gens indépendamment de tout cela qui ne pensent point à faire passer leur mémoire à la Postérité. Ils regardent comme une folie de se donner des soins , & de se tourmenter pour un tems , où ils ne feront plus. Quelques-uns regardent une femme & des enfans seulement comme un sujet de dépense ; & qui plus est , il y a des avares assez fols pour tirer vanité de n'avoir point d'enfans , parce que peut-être ils ont entendu dire à quelqu'un en parlant d'un homme riche , *mais il a beaucoup d'enfans* , comme une chose qui diminuoit sa richesse. Cependant la raison qui fait le plus communément garder le célibat , c'est l'envie de jouir de la liberté , sur-tout pour quelques esprits contens d'eux - mêmes , hipocondres , si sensibles à la

8. *Essais de Politique,*  
moindre contrainte , qu'ils re-  
gardent presque leurs jarre-  
tières comme des chaînes.

On trouve parmi les gens  
qui ne sont pas mariés les meil-  
leurs amis , les meilleurs maî-  
tres , & les meilleurs domesti-  
ques ; mais non pas toujours  
les meilleurs sujets ; car ils se  
transplantent aisément , & le  
plus grand nombre de fugitifs  
est de cette espéce.

Le Célibat convient aux Ec-  
clésiastiques. Il est rare qu'on  
s'occupe à arroser des plantes ,  
lorsqu'on a befoin de l'eau pour  
soi-même. Mais il me paroît  
qu'il est indifférent que les Ma-  
gistrats soient mariés ; car s'ils  
sont corrompus , ils auront un  
domestique pire qu'une femme  
pour attirer & pour recevoir des  
présens. A l'égard des soldats ,  
je trouve que les Généraux ,  
pour les engager à bien com-

battre, les font ordinairement ressouvenir de leurs femmes & de leurs enfans. Je crois donc que le mépris du mariage parmi les Turcs, peut rendre leurs simples soldats moins résolus.

Une femme & des enfans augmentent l'humanité dans les hommes; & quoiqu'un garçon soit souvent plus charitable, parce qu'il a moins de dépense à faire, il est cependant plus cruel, plus dur, & plus propre à faire la charge d'Inquisiteur, parce qu'il y a moins d'occasions qui puissent réveiller en lui sa tendresse, & toucher son cœur.

Les naturels graves conduits par la coutume, & qui se piquent de constance, sont ordinairement de bons maris, comme Ulysse, *qui vetulam suam prætulit immortalitati.*

Les femmes chastes sont sou-

10 *Essais de Politique,*

vent orgueilleuses & de mau-  
vaise humeur, enflées du mérite  
de leur chasteté. Le meilleur lien  
pour retenir une femme dans  
son devoir, c'est qu'elle ait opi-  
nion de la prudence de son ma-  
ri ; opinion qu'elle n'aura pas  
s'il lui paroît jaloux.

Les femmes sont des maîtres-  
ses pour de jeunes gens, pour les  
hommes plus âgés des compa-  
gnes, & pour les vieillards des  
nourrices ; de maniere qu'on a  
tant qu'on veut un prétexte de  
prendre une femme. Cepen-  
dant celui à qui on demandoit  
quand un homme devoit se ma-  
rier, & qui répondit : Un jeune  
homme, pas encore : Un vieil-  
lard, point du tout : celui-là,  
dis-je, est mis au nombre des  
fages.

On voit souvent que les mau-  
vais maris ont de bonnes fem-  
mes, ou du moins que leur

tendresse est bien plus estimée, lorsqu'ils reviennent à elles. Souvent aussi elles se montrent patientes par orgueil, sur-tout si elles ont elles-mêmes choisi leurs maris contre l'avis de leurs parens ; car alors elles veulent ( quoiqu'il leur en coûte ) soutenir leur folie.



12 *Essais de Politique,*



DES CLIENS,

ET AMIS.

LES Cliens à grands airs ne sont point commodes ; en faisant sa queue trop longue, on racourcit ses ailes. J'entends par grands airs , non seulement ceux qui causent une grande dépense, mais aussi ceux qui sont importuns par des sollicitations continues. Les Cliens ordinaires ne doivent exiger de leur Patron que l'appui, la recommandation , & la protection dans le besoin.

Il faut encore éviter de recevoir pour Cliens , ou pour Amis , ceux qui ne nous sont point attachés par amitié , mais par mécontentement contre quelqu'autre ; ils font naître

très-souvent, ou pour le moins durer, les mésintelligences si communes parmi les Grands. Les Cliens qui ont trop de vanité, & qui prônent à grand bruit leurs Patrons, sont aussi très-facheux; ils gâtent les affaires par leur babil; & loin de se faire estimer, ils attirent l'envie sur eux. Mais il y en a d'une autre espèce bien plus dangereuse; ce sont certains espions à gages qui cherchent continuellement à pénétrer dans les secrets d'une maison pour les porter dans une autre; ils sont souvent en faveur, parce qu'ils semblent officieux, & parce qu'ils rapportent ordinairement des deux côtés.

Quand on est suivi par des personnes de sa profession, comme les gens de guerre qui suivent leur Général, quoiqu'en tems de paix; c'est une manière

14 *Essais de Politique*,  
convenable, & qui même est approuvée dans les Monarchies, pourvu que ce soit sans trop de pompe & de popularité. Mais de toutes les façons d'avoir des Cliens, la plus honorable est de se rendre le protecteur de quiconque a de la vertu. Il faut avouer cependant que s'il n'y a pas grande disproportion de mérite, les personnes d'un esprit médiocre valent mieux pour Cliens que celles qui ont trop d'adresse ; & pour dire la vérité, dans un tems de corruption, un homme actif est souvent plus utile qu'un homme vertueux.

Dans le gouvernement d'un Etat, il est bon que le traitement ordinaire soit égal entre des personnes d'un même rang; trop favoriser les uns, les rend insolens, & mécontente les autres. Mais dans les grâces

qu'on dispense, on doit agir tout différemment. Il faut user de distinction & d'élection. Par là les uns deviennent plus reconnoissans, & les autres plus empressés. On ne doit pas cependant trop favoriser quelqu'un d'abord, parce qu'il ne seroit pas possible de continuer avec proportion.

On fait mal de se laisser gouverner par un Ami ; c'est montrer de la foiblesse, & donner jour à la médisance. Ceux qui n'avoient osé nous censurer directement, ne manqueront pas de médire de celui qui nous conduit ; ainsi notre réputation en souffrira. Il est cependant encore plus dangereux d'être livré à plusieurs personnes à la fois : on devient inconstant, & sujet à la dernière impression. Mais il est honorable & utile de prendre conseil

16 *Essais de Politique,*  
d'un petit nombre d'amis.  
Ceux qui regardent voyent  
mieux que ceux qui jouissent.  
La véritable amitié est fort ra-  
re, & sur-tout entre des égaux,  
c'est cependant celle que les  
Anciens ont le plus célébrée.  
S'il y en a, c'est entre le su-  
périeur & l'inférieur, parce  
que la fortune de l'un dépend  
de celle de l'autre.



DÉ



## DE LA CONVERSATION.

**O**N doit éviter dans la conversation l'affectation , & encore plus la négligence; puisque l'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs , & que celui de converser sert beaucoup dans les affaires tant publiques que particulières. Comme l'action ( quoiqu'elle n'ait rien que de superficiel) est cependant requise dans un Orateur, préférablement aux autres parties qui semblent d'une bien plus grande importance; ainsi la conversation , quoiqu'elle ne prouve rien pour les qualités de l'ame , si elle n'est pas mise dans un homme du monde au-dessus de tout , du moins tient-elle une très- haute place , & l'air même du visage a beau-

B

18 *Essais de Politique*,  
coup de poids.. *Nec vultu destrue  
verba tuo*, dit le Poëte. On peut  
affoiblir & même détruire abso-  
lument la force de ce qu'on a  
dit par l'air de son visage. Aussi  
Ciceron, en recommandant à  
son frere d'être affable aux Pro-  
vinciaux, lui mande que cette  
affabilité ne consiste pas tant  
dans les discours que dans un  
air gracieux & ouvert. *Nihil  
interest os bium apertum, vultum  
clausum*. Nous voyons encore  
qu'Atticus écrivant à Ciceron  
au sujet de la premiere entre-  
vûe qu'il devoit avoir avec Cé-  
sar dans la chaleur de la guerre,  
l'avertissoit soigneusement &  
sérieusement de composer dans  
cette occasion son air & ses ges-  
tes avec gravité & dignité. Si la  
contenance importe si fort,  
combien de plus grande im-  
portance ne doivent pas être  
les discours & les autres cho-

ses qui appartiennent à la Conversation.

L'abrégué de la bienséance & de la politesse, consiste à garder également notre dignité, & celle des personnes avec lesquelles nous conversons. Tite-Live explique ceci fort bien, quoiqu'il parle sur un autre sujet. *Ne aut arrogans videar, aut obnoxius, quorum alterum est alienæ libertatis, oblii alterum suæ.* D'un autre côté, si on paraît trop appliquée à ne manquer à rien de tout ce que peut exiger la civilité & la politesse, on tombe dans une sorte d'affection désagréable: *Quid enim difformius cænam invitam transferre?* Et même sans tomber dans ces excès vicieux, on perd trop de tems en des bagatelles qui demandent plus de soin qu'elles ne valent. Les Régens disent aux Ecoliers qui aiment trop à

Bij

20 *Essais de Politique*,  
parler : *Amicos esse fures temporis.*  
On en doit dire de même aux  
hommes faits : trop d'amour  
pour la Conversation détourne  
des occupations plus sérieuses,  
& d'un plus grand prix.

Ceux qui sont si extrême-  
ment polis , qu'ils paroissent  
formés exprès pour la politesse,  
se contentent ordinairement  
de posseder cette bonne quali-  
té , & n'aspirent presque jamais  
à des vertus plus élevées &  
plus solides. Au contraire ceux  
qui connoissent leur défaut à  
cet égard , cherchent à s'attirer  
l'estime par d'autres voyes.

Presque toutes choses sont  
bienfaisantes à celui qui est vé-  
ritablement estimé. Quand ce  
point manque , il faut cher-  
cher un faux-fuyant ( pour  
m'exprimer ainsi ) dans la com-  
plaisance & dans la politesse.

Vous ne trouverez presque

jamais d'empêchement dans les affaires , plus grand , ni plus ordinaire que trop de cérémonie , & aussi trop de circonspection dans le choix du tems & de l'occasion. Salomon dit : *Qui respicit ad nubes , non mutet.* Il vaut bien mieux faire naître l'occasion que l'attendre.

La Politesse est , pour ainsi dire , le vêtement de l'esprit ; elle doit servir comme les habits de tous les jours qui n'ont rien de recherché , & qui ne coûtent pas trop : elle doit aussi , comme les habits , faire paroître ce qu'il y a de mieux , & cacher les défauts ; enfin elle ne doit point gêner , ni empêcher l'esprit d'agir librement.





## DE LA NOBLESSE.

**N**OUS parlerons de la Noblesse, premierement comme faisant partie d'un Etat, & ensuite comme d'une condition de particulier. Une Monarchie où il n'y a point de Nobles, est toujours une pure & absolue tirannie, comme celle du Turc. La Noblesse tempère la souveraineté, & détourne un peu les yeux du Peuple du sang Royal. Les Démocraties n'en ont pas besoin; elles sont même plus tranquilles & moins sujettes aux séditions, quand il n'y a pas de familles nobles. Alors on regarde à l'affaire proposée, non pas à celui qui la propose, ou si on y regarde, ce n'est qu'autant qu'il peut être utile pour l'affaire, & non pas pour

ses armes, & pour sa généalogie. Nous voyons que la République des Suisses se soutient fort bien malgré la diversité de la Religion & des Cantons, parce que l'utilité & non pas le respect fait leur lien. Le gouvernement des Provinces-Unies des Pays-Bas est excellent ; car l'égalité dans les personnes cause l'égalité dans les Conseils, & fait que les taxes & les contributions sont payées de meilleure volonté.

Une Noblesse grande & puissante augmente la splendeur d'un Prince, mais elle diminue son pouvoir. Elle donne du cœur au peuple, mais elle rend sa condition plus utile. Il est bon pour le Prince & pour la justice que la Noblesse ne soit pas trop puissante, & qu'elle se conserve cependant une grandeur capable de réprimer l'in-

24 *Essais de Politique*,  
folence populaire , avant qu'elle  
puisse s'attaquer à la Majesté  
du Prince. Une Noblesse nom-  
breuse rend ordinairement un  
Etat moins puissant ; car outre  
que c'est une surcharge de dé-  
pense , il arrive nécessairement  
que plusieurs Nobles devien-  
nent pauvres avec le tems : ce  
qui fait une espéce de dispro-  
portion entre les honneurs &  
les biens.

A l'égard de la Noblesse dans  
les particuliers , on a une espéce  
de respect pour un vieux Châ-  
teau , ou pour un bâtiment qui  
a résisté au tems , ou même pour  
un bel & grand arbre qui est  
frais & entier malgré sa vieilles-  
se. Combien en doit-on plus  
avoir pour une noble & an-  
cienne famille qui s'est mainte-  
nuë contre tous les orages des  
tems ? La nouvelle Noblesse est  
l'ouvrage du pouvoir du Prin-  
ce ;

ce ; mais l'ancienne est l'ouvrage du tems seul.

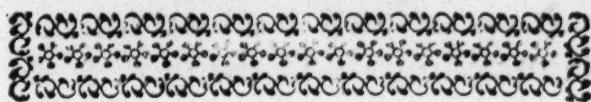
Ceux qui sont les premiers élevés à la Noblesse, ont ordinairement de plus grandes qualités, mais moins d'innocence que leurs descendans. Car rarement on ne s'éleve que par des bons & des mauvais moyens ensemble. Il est injuste que la mémoire des vertus demeure à la postérité, & que les défauts soient ensevelis avec ceux qui les ont.

Une naissance noble diminue ordinairement l'industrie, & celui qui n'est pas industrieux, porte envie à celui qui l'est. Les Nobles d'un autre côté n'ont pas tant de chemin à faire que les autres, pour monter aux plus hauts degrés; & celui qui est arrêté tandis que les autres montent, a pour l'ordinaire des mouvements d'envie.

C

Mais la Noblesse étant dans la possession de jouir des honneurs , cela éteint l'envie qu'on lui porteroit si elle en jouissoit nouvellement. Les Rois qui peuvent choisir dans leur Noblesse des gens prudens & capables , trouvent en les employant beaucoup d'aisance & de facilité : le Peuple se plie naturellement sous eux , comme étant nés pour commander.





## DU DISCOURS.

IL y a des gens qui aiment mieux dans la conversation paroître doués d'un esprit facile & qui peut se tirer d'affaires sur toute sorte de sujets , que de montrer un discernement solide , juste , & qui s'attache au vrai ; comme s'il étoit plus glorieux de faire voir qu'on sçait tout ce qui se peut dire , que de montrer qu'on sçait ce qui se doit penser. Il y a aussi des gens qui ont des lieux communs & des thèmes tout faits , où ils brillent d'abord ; mais manquant de variété , ils ennuient bien-tôt , & paroissent ridicules aussi-tôt qu'ils sont découverts.

Le rôle distingué dans une  
Cij

28 *Essais de Politique*,  
conversation , c'est de fournir  
la matière , de la diriger , & de  
la varier : c'est être la clef de  
meutte. Il est bon de diversifier  
la conversation , & de montrer  
les choses qu'on traite sous plu-  
sieurs aspects différens ; de mê-  
ler aux argumens , des narra-  
tions , des questions , des opi-  
nions , du plaisant , & du sé-  
rieux. On languit quand la  
conversation roule trop long-  
tems sur un même sujet.

A l'égard de la plaisanterie ,  
plusieurs choses doivent être  
privilégiées ; la Religion , les  
matières d'Etat , les grands  
hommes , les affaires graves des  
particuliers , & tout ce qui est  
digne de pitié. Il y a des per-  
sonnes qui croient que leur es-  
prit s'endormiroit , s'ils ne jet-  
toient dans la conversation  
quelque chose de piquant. C'est  
une habitude qu'on doit répri-

mer, parce, puer, stimulis, & fortius utere loris. Le bon sel n'a point d'amertume. Un homme satyrique fait craindre aux autres son esprit, & doit à son tour craindre leur mémoire.

Celui qui fait beaucoup de questions, apprendra beaucoup, sur-tout s'il sait les proportionner à la capacité de la personne qu'il questionne. Il lui fournit le plaisir de parler de ce qu'elle sait le mieux, & il apprend toujours quelque chose ; mais il faut se garder d'être importun par trop de questions. Laissez parler les autres, & s'il y a quelqu'un qui empaume la conversation, semblable à l'instrument qui anime ou qui rend plus graves les pas des Danseurs, détournez-le adroitement, afin que celui qui s'est tenu long-tems, puisse, pour ainsi dire, entrer en danse. Dissimu-

30 *Effais de Politique*,

Iez quelquefois ce que vous sçavez , c'est le moyen qu'on ne vous croye pas nœuf une autre fois dans ce que vous ignorez peut-être.

On doit parler de soi très-rarement & avec bien des ménagements. J'ai connu un homme qui disoit d'un autre par dérision : Ne faut - il pas qu'il ait beaucoup d'esprit , puisqu'il nous en assure si souvent ? Il n'y a qu'une occasion où l'on peut se louer de bonne grace , c'est en louant dans un autre une vertu que l'on posséde soi-même. Sur-tout gardez - vous bien soigneusement des discours railleurs & malins. La conversation doit être comme une promenade , & non pas comme un grand chemin qui mene à la maison de quelqu'un. J'ai connu deux personnes de qualité de l'Occident d'Angle-

terre, l'une aimoit la raillerie piquante, & faisoit toujours très-grande chere, l'autre demanda un jour à quelques-uns de ses amis qui avoient diné chez son voisin, s'il n'avoit rien dit à table de piquant. Lorsqu'on lui eut répondu qu'il avoit dit telle & telle chose, je scavois bien, répliqua-t'il, qu'il gâteroit un bon diner.

La discrétion dans les discours vaut mieux que l'Eloquence; & mesurer son discours à la portée de celui à qui l'on parle, est préférable à l'ornement & à la méthode.

Sçavoir bien parler, & ne sçavoir pas bien répondre, montre un esprit lent; bien repliquer, & ne sçavoir pas faire un discours de suite, montre peu de capacité & de sçavoir. On remarque que les animaux qui courrent le mieux, ne sont pas

32 *Essais de Politique*,  
ceux qui tournent avec le plus  
d'adresse. Cette différence se  
voit entre le Lévrier & le Lié-  
vre.

Entasser beaucoup de cir-  
constances avant que de venir  
au fait , est une manière fasti-  
dieuse , & qui déplaît. Mais  
aussi ne rapporter aucune cir-  
constance , rend le discours  
sec & peu intéressant.





## DES MAGISTRATS, ET DES DIGNITE'S.

**C**EUX qui ont les plus grandes charges sont trois fois esclaves : esclaves du Prince ou de l'Etat, esclaves de leur réputation, esclaves des affaires ; de manière qu'ils ne sont maîtres ni de leurs personnes, ni de leurs actions, ni de leur tems.

C'est une étrange passion que celle de vouloir dominer sur les autres, en perdant sa propre liberté. On ne monte point sans peine aux grandes dignités ; on parvient par le travail à de plus grands travaux, aux dignités par les dignités.

Il est difficile de se soutenir

34 *Essais de Politique*,  
dans les grands emplois , & on  
n'en est point privé sans effuier  
une chute , ou pour le moins  
une éclipse , qui est toujours  
une chose triste. *Cum non sis*  
*qui fueris , non es , cur velis*  
*vivere ?*

On ne peut pas toujours se  
retirer quand on le veut ; sou-  
vent on ne le veut pas , lors-  
qu'on le pourroit. La plûpart  
des hommes ne peuvent souffrir  
une vie privée malgré la vieil-  
lesse & une mauvaife santé qui  
demandent cependant l'ombre  
& le repos , & ressemblent à ces  
vieux bourgeois , qui , n'ayant  
pas la force de se promener  
dans la ville , s'asseoient encore  
devant leur porte , & se don-  
nent en spectacle , quoiqu'ils  
courent risque de se faire moc-  
quer d'eux.

Ceux qui sont dans les grands  
emplois , ont besoin de l'opi-

nion des autres pour se trouver heureux : s'ils jugent par ce qu'ils sentent eux-mêmes, ils ne trouveront pas qu'ils le soient. Mais s'ils font attention à ce que les autres pensent, & combien l'on souhaite d'être à leur place, ils se trouveront heureux par cette opinion d'autrui, & pendant qu'ils sentent peut-être en eux-mêmes qu'ils ne le sont pas, car ils sont les premiers à sentir leurs douleurs, quoiqu'ils soient les derniers à sentir leurs défauts. Les hommes en grand pouvoir ne se connoissent pas ordinairement, parce qu'étant occupés & distraits par les affaires, ils n'ont pas le tems de penser aux soins que demandent le corps & l'esprit.

*Illi mors gravis incubat,  
Qui notus nimis omnibus;*

Pendant qu'on a le pouvoir en main, on a la licence de faire le bien & le mal. Le dernier est un malheur ; car le mieux est de n'avoir pas la volonté de faire le mal, & ensuite de n'en avoir pas le pouvoir : & le vrai & le légitime but de l'ambition doit être d'acquerir le pouvoir de faire le bien ; car d'en avoir seulement l'intention , quoique ce soit une chose agréable à Dieu , c'est à peu près à l'égard des hommes comme de faire de beaux rêves en dormant , lorsqu'on ne met pas ses pensées en exécution , & on ne sçauroit les y mettre sans le pouvoir ou une charge publique, qui nous donne de l'autorité au-dessus des autres hommes. Le mérite & les bonnes œuvres sont la vraie fin où doit tendre le travail de

l'homme : & une conscience qui ne se reproche rien , est la perfection de la tranquillité humaine. Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon , après quoi il se reposa.

Dans l'emploi que vous occupez , mettez-vous devant les yeux les meilleurs exemples ; l'imitation est un globe de préceptes. Proposez-vous dans la suite votre propre exemple , pour voir si vous n'avez pas mieux commencé que vous ne continuez ; & ne négligez pas non plus l'exemple de ceux qui ont mal fait dans la même charge, non pas pour en tirer vanité, mais pour mieux apprendre à éviter le mal. Que ce que vous réformez , se fasse sans ostentation & sans blâmer le tems ni les personnes ; que votre intention soit de donner de bons exemples, aussi-bien que de les

38 *Essais de Politique*,  
imiter. Examinez les choses dès  
leur commencement : voyez  
en quoi & comment le mal s'est  
introduit ; consultez l'antiqui-  
té pour connoître ce qu'il y a  
de meilleur , & le reste des tems  
pour sçavoir ce qu'il y a de plus  
commode. Tâchez d'établir des  
regles dans votre manière d'a-  
gir , afin qu'on sçache par avan-  
ce ce qu'on peut espérer de  
vous. Ne soyez pas cependant  
trop entier ni trop opiniâtre ;  
& lorsque vous ne suivrez pas  
votre règle ordinaire , faites  
voir clairement la raison qui  
vous en empêche. Conservez  
les droits de votre charge , mais  
ne cherchez point de dispute  
là-dessus ; pensez plutôt à exer-  
cer vos droits à la rigueur sans  
**en** parler , que de chercher à  
faire du bruit , & vous attirer  
des querelles par ostentation.  
**Défendez aussi & protégez**

dans leurs droits ceux qui ont des places sous vous. Comptez qu'il est plus honorable de diriger le tout, que d'entrer dans les petits détails qui les regardent. Recevez bien & attirez ceux qui peuvent vous donner des conseils, & vous assister dans votre charge; & ne chassez pas, comme des gens qui veulent se mêler de trop de choses, ceux qui s'offrent dans ce dessein. La lenteur, la corruption, la brutalité, & trop de facilité sont les vices principaux de l'autorité. Evitez la lenteur, soiez d'un accès facile; rendez-vous ponctuel à l'heure que vous avez marquée; finissez ce que vous avez entrepris avant que de commencer autre chose, si vous n'y êtes pas forcé par une nécessité indispensable. A l'égard de la corruption, ne liez pas seulement vos mains, & cel-

40 *Essais de Politique,*

les de vos domestiques, afin qu'ils ne prennent rien, mais liez aussi celles des sollicitateurs pour qu'ils n'offrent rien. L'intégrité sera le premier de ses effets ; mais pour éviter l'autre , il faut montrer hautement toute l'horreur que vous avez des ames venales. Evitez non seulement de vous laisser corrompre , mais même qu'on ne puisse pas vous en soupçonner. Quiconque change facilement d'avis & sans une raison manifeste , fait soupçonner qu'il s'est laissé corrompre. Ainsi quand vous changez d'opinion & de manière d'agir , dites clairement vos raisons , & ne cherchez pas à le faire furtivement. Si vous montrez de l'estime pour un domestique favori , qui ne soit pas fondée sur de bonnes raisons , on le regardera comme la porte secrète pour intro-

introduire la corruption. La brutalité est un vice dont on ne tire jamais avantage, & qui mécontente tout le monde. La vérité inspire la crainte, mais la brutalité attire la haine. Les réprimandes d'un homme en place doivent être graves & point piquantes. Celui qui se laisse gagner par l'importunité ou par des petites considérations, en trouvera qu'il l'arrêteront à chaque instant; avoir des égards est une chose condamnable, dit Salomon; & celui qui en a, fera le mal pour un morceau de pain. Cette pensée est juste. La charge montre l'homme, les uns en beau, les autres à leur avantage. *Omnium consensu capax imperii, nisi imperasset*, dit Tacite de Galba; & il dit de Vespasien: *Solus imperantium Vespasianus mutatus in melius*; quoiqu'il parle de l'art de

D

42 *Essais de Politique,*

regner pour l'un ; des manières & des affections pour l'autre. C'est une marque certaine de grandeur d'ame , lorsque les honneurs rendent un homme meilleur. Les honneurs sont ou doivent être le centre de la vertu, & comme un corps se meut plus rapidement allant vers son centre , & que lorsqu'il y est , il reste tranquille; de même la vertu est violente dans ce qu'elle désire , & tranquille aussi dans l'autorité. On monte aux grands emplois par un escalier à deux rampes. S'il y a des factions , il est bon de se mettre d'un côté pendant qu'on monte ; mais quand on est placé , on doit se tenir sur le repos , & garder l'équilibre. Il faut respecter la mémoire de ceux qui nous ont précédés : si vous ne le faites pas, votre successeur vous payera de la même monoye.

Si vous avez des Collègues, aïez beaucoup d'égards pour eux : appellez-les plutôt lorsqu'ils ne s'y attendent pas , que de les exclure , lorsqu'ils ont raison de s'attendre à être appellés. Dans votre conversation ordinaire , oubliez que vous avez une charge ; & faites plutôt en sorte qu'on dise de vous , *C'est un autre homme , quand il est dans l'exercice de sa charge.*



DU SAGE  
EN APPARENCE.

C'EST une opinion assez généralement établie que les François sont plus sages qu'ils ne paroissent, & que les Espagnols paroissent plus sages qu'ils ne sont. Quoiqu'il en soit des nations en général, il est certain que cette distinction peut souvent se faire entre des particuliers. On en voit de qui la sagesse ressemble à la sainteté de ceux dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Speciem pietatis habentes, sed virtutem ejus abnegantes.*

Il y a des personnes qui s'occupent à des riens avec beaucoup d'appareil & de gravité. Il est plaisant pour un homme d'esprit, & pour tous ceux qui

les apperçoivent, de voir les tours de ces prétendus Sages, & de quelle manière ils se mettent, pour ainsi dire, en perspective, pour donner à une simple superficie l'apparence d'un corps solide. Les uns sont si retenus & si discrets, qu'ils n'étalement jamais leur marchandise au grand jour, & qu'ils font toujours semblant d'avoir quelque chose en réserve. S'ils sentent que ce qu'ils disent ne s'entend pas, ils tâchent de persuader qu'ils ne se permettent pas de dire ce qu'ils sçavent. Il y en a d'autres qui ont recours aux gestes & aux grimaces. Ils sont sages en signes, comme Ciceron disoit de Pison. *Respondes altero ad frontem sublato, altero ad mentum depresso supercilio, crudelitatem tibi non placere.*

Ils croient quelquefois en

46 *Essais de Politique*,  
imposer par une sentence pro-  
noncée d'un air décisif & sans  
s'arrêter. Ils prennent pour  
admis ce qu'ils ne sçauroient  
prouver. D'autres encore font  
semblant de mépriser ou de né-  
gliger tout ce qui est au-dessus  
de leur capacité , comme des  
choses impertinentes , ou de  
trop petite conséquence , &  
veulent que leur ignorance soit  
réputée pour jugement ; en  
vous amusant par quelque sub-  
tilité , ils coulent sur l'essentiel  
de la question. Aulugelle dit de  
ceux-là : *Hominem delirum qui  
verborum minutis rerum frangit  
pondera.* Et Platon dans son  
Protagore introduit par ironie  
un certain Prodicus qui fait une  
harangue composée de distinc-  
tions depuis le commencement  
jusqu'à la fin. Ces sortes de gens  
se tiennent ordinairement sur  
la négative. Ils affectent de

trouver & de prédire des difficultés. Car lorsque la proposition est rejettée , ils sont hors d'intrigue ; mais s'il falloit la discuter , comment s'en tireroient-ils ?

Cette fausse prudence ruine les affaires. Il n'y a point de Marchand endetté qui use de tant d'artifices pour soutenir son crédit , que ces gens vuidés de sens pour maintenir une opinion de prudence qui leur donne quelquefois de la réputation parmi le peuple. Mais qu'on se garde bien de les employer dans les affaires. Tout autre, fut-il cent fois plus sot & plus fol , vaut encore mieux qu'un de ces prétendus Sages.





## DE LA COLERE.

C'EST une pure ostentation de Stoïcien que de prétendre étouffer en nous toute semence de colére. Nous avons un meilleur oracle : *Irascimini, & nolite peccare. Sol non occidat super iracundiam vestram.* On doit mettre des bornes à sa colére, l'arrêter dans sa course, & lorsqu'il est tems.

Nous dirons comment on peut tempérer & adoucir l'inclination naturelle & l'habitude à la colére. Comment ces mouvemens particuliers peuvent être réprimés, ou du moins les moyens d'empêcher les mauvais effets qu'ils produisent ordinairement. Enfin comment

comment on peut exciter ou calmer la colère dans un autre.

Pour la tempérer & l'adoucir , le meilleur remède est de réfléchir sur les effets qu'elle produit , quel désordre elle cause dans la vie. Le meilleur tems pour ces réflexions , c'est lorsque l'accès de la colère est passé. Seneque a raison de dire : *Iram ruinæ similem esse , que in aliud cadendo se ipsum comminuit & frangit.* L'Écriture sainte nous exhorte à posséder nos ames en patience. Quiconque perd patience , ne posséde plus son ame. Les hommes ne doivent pas ressembler aux abeilles , *animasque in vulnere ponunt.* La colère est certainement une petitesse dans l'homme, comme on peut le remarquer par la foiblesse des sujets qu'elle domine ; les enfans , les femmes , les vieillards , & les malades.

E

Lorsqu'on est en colère, il vaut mieux montrer du mépris que de la crainte, afin de paroître plutôt au-dessus qu'au-dessous de l'injure : cela est facile, si l'on est capable de garder quelque règle dans sa colère.

A l'égard de ses causes & de ses motifs, il y en a trois principaux : D'être trop sensible aux injures. Personne ne se met en colère s'il ne se croit offensé ; c'est pour cela que les gens délicats y sont sujets. Il y a bien des choses qui les blessent, qu'une nature plus forte ne sentiroit pas.

S'imaginer que l'injure qu'on nous a faite étoit accompagnée de mépris ; le mépris porte à la colère autant ou plus que l'injure même. Quand donc on est ingénieux à trouver des circonstances de mépris, la colère en est enflammée.

Enfin l'opinion que sa réputation est blessée , l'augmente encore infiniment. Le reméde à tout cela est d'avoir , comme disoit Gonzalve , *cutem honoris crassiorem*. Mais le meilleur moyen de détourner sa colére , c'est de gagner du tems , en se persuadant , si l'on peut , que celui de se vanger n'est pas encore venu; qu'on le prévoit , & qu'on prend patience en attendant.

A l'égard des moyens d'empêcher que la colére ne produise de mauvais effets , c'est premierement de se garder des paroles dures , sur-tout de celles qui peuvent irriter avec raison la personne à qui elles sont adressées. *Communia maledicta* , ne font pas tant d'impression. On doit aussi se garder de reveler un secret : ce seroit se montrer bien dangereux pour la so-

E ij

52 *Essais de Politique,*

cieté. Il faut encore avoir attention de ne pas rompre une affaire par colére , & ne rien faire d'irrévocable.

Pour exciter dans un autre ou pour calmer la colére , c'est particulierement par le choix du tems qu'on en vient à bout. On l'excite facilement, lorsque la personne est déjà de mauvaise humeur, ou en trouvant moyen de lui persuader qu'on a tout le mépris possible pour elle , comme je l'ai déjà dit. Ces deux moyens pris en différentes manières , peuvent servir également pour les effets contraires; car pour éviter qu'une personne se mette en colére , il faut choisir le tems de sa bonne humeur : alors on peut lui dire ce qu'elle n'écoutereroit peut-être pas dans un autre moment. La premiere impression fait beaucoup. Il est aussi très-important

de séparer tant qu'on peut, l'in-  
jure du mépris , & de faire en  
sorte qu'on l'attribue à une mé-  
prise , à la crainte , à la passion ,  
ou à quelqu' autre chose, selon  
le cas.





## DE LA LOUANGE.

**L**A louange est la réflexion de la vertu ; & comme la réflexion est peu juste , si la glace a des vices , de même la louange , si elle vient du peuple , est ordinairement fausse , & plutôt le partage de la présomption que de la vertu.

La capacité du peuple ne s'étend pas jusqu'à sçavoir distinguer dans un seul homme plusieurs vertus excellentes. Les petites vertus attirent sa louange ; les moïennes le remplissent d'admiration & d'étonnement ; mais les plus sublimes le passent. L'apparence de la vertu , ou *species virtutibus similes* , est ce qui fait le plus d'impression sur son esprit. Il est semblable

à l'eau de la rivière qui élève ce qui est leger & enflé , & qui laisse aller à fond ce qui est de poids & solide. Lorsque les personnes de qualité & de mérite sont d'accord avec le peuple sur la réputation de quelqu'un , alors , comme dit l'Ecriture , *nomen bonum instar unguenti fragantis est* , elle s'étend par-tout , & n'est pas facilement effacée.

Il entre tant de fausseté dans les louanges , qu'il n'est pas étonnant qu'on ait de la peine à y ajouter foi , & quelquefois elles viennent uniquement de la flatterie. Si c'est un flatteur ordinaire , il aura des lieux communs pour tout le monde ; si c'est un flatteur adroit , il se conduira suivant le génie du grand flatteur , c'est-à-dire , de celui qui se plaît à être flatté , & se contentera de le confirmer dans les idées qu'il se sera for-

36 *Essais de Politique*,

mées lui-même de sa capacité. Mais si c'est un flatteur effronté, il vous louera sur les choses que vous scavez vous-même, *s'pretâ conscientiâ*, qui vous manquent le plus.

Il y a des louanges qui partent d'une vraie inclination jointe à beaucoup de respect : mais celles qu'on donne aux princes & aux grands, ne sont souvent qu'une sorte d'hommage qu'on s'imagine leur devoir. Quelquefois aussi ce sont moins des louanges que des instructions ; ce qui s'appelle *laudando præcipere*, lorsqu'on louie quelqu'un d'une qualité qu'il n'a pas, mais qu'il devroit avoir.

Quelquefois les louanges sont données par malice pour exciter l'envie & la jaloufie : *Pessimum genus inimicorum laudantium*. Les Grecs disoient qu'il

venoit une pustule sur le nés,  
à celui qui recevoit une telle  
loüange, à peu près comme nous  
disons, qu'il vient un bouton  
sur la langue de celui qui dit  
un mensonge.

Une loüange modérée &  
qu'on nous donne à propos, est  
celle qui rend le plus de service.  
Salomon dit : Celui qui se le-  
vant de grand matin loüe son  
ami à haute voix, est sembla-  
ble à celui qui en dit du mal.  
Trop louer quelqu'un ou quel-  
que chose, réveille la contradic-  
tion & l'envie. Il ne sied pas  
de se louer soi-même, si ce n'est  
en certains cas qui sont fort ra-  
res. Mais on petit louer son em-  
ploy & sa profession. Il y'a même  
une espèce de magnanimité à  
le faire. Ceux d'entre les Cardi-  
naux Romains, qui ont été Moi-  
nes, Théologiens, ou Scholaf-  
tiques ont une manière de s'ex-

58 *Essais de Politique*,

primer pleine de mépris, quand ils parlent des affaires temporelles, comme des Ambassades, de ce qui a rapport à la guerre, ou à la Judicature. Ils les appellent des *sbireries*, comme si c'étoient des choses qu'on dût abandonner à des commissaires ou à des sergents; cependant ces Sbireries leur sont plus utiles que leurs profondes spéculations. Saint Paul en parlant de lui, dit quelquefois : Je parle comme un insensé ; mais en parlant de sa vocation : *Magnifico apostolatum meum.*





## DE LA GLOIRE, ET DE LA REPUTATION.

RIEN ne sert plus pour acquerir de la gloire & de la réputation , qu'un certain art de faire connoître sans affectation nos talens & nos vertus. Ceux qui courrent après la gloire trop ouvertement , font ordinairement plus parler d'eux , qu'ils ne se font admirer ou estimer au fond. D'autres au contraire ne sçavent point montrer leur vertu dans son plus beau jour , & ne sont pas estimés autant qu'ils sont dignes de l'être.

Lorsqu'un homme vient à bout de quelque chose que personne n'avoit entrepris avant lui , ou qui avoit été entrepris ,

60 *Essais de Politique,*

& ensuite abandonné , ou enfin qui avoit été achevé , mais non pas dans une si grande perfection , il acquiert plus d'honneur & de réputation que s'il eût terminé ( en suivant simplement les pas d'un autre ) quelque entreprise beaucoup plus difficile. Car l'honneur qui s'acquiert par la comparaison de nous à d'autres , de même qu'un diamant qui a été taillé à facettes , a toujours quelque chose de plus brillant. Tâchez donc de surpasser vos compétiteurs dans les choses mêmes qui les rendent plus recommandables. Ce n'est pas ménager sa réputation en habile homme , que d'entreprendre une affaire qui causera plus de honte , si on la manque , que de gloire , si on réussit.

Les amis intimes & les domestiques , lorsqu'ils sont pru-

dens, contribuent fort à la réputation. *Omnis fama à domesticis emanat*, dit Q. Cicéron; & le meilleur moyen d'éteindre l'envie (qui est le ver qui ronge l'honneur), c'est de faire voir qu'on est conduit dans ses actions par l'amour de la vertu, plus que par celui de la réputation, & d'attribuer aussi les bons succès qui nous arrivent, plutôt à la Providence ou à la fortune, qu'à sa propre vertu ou à sa politique.

Il y a divers degrés d'honneur qui sont affectés aux seuls Souverains. Premierement d'être fondateurs de Royaumes ou de Républiques, comme Romulus, Cyrus, César, Ottoman, Ismaël. Secondement les législateurs qu'on appelle aussi seconds fondateurs ou princes perpétuels, parce qu'ils gouvernent par leurs loix & par

62 *Essais de Politique*,

leurs ordonnances, même après leur mort. Tel que Licurgue, Solon, Justinien, Edgar, Alfonse de Castille, qui a fait *las siete Partidas*, les sept partitions. Dans le troisième rang, sont les libérateurs, ou ceux qui ont sauvé leur patrie, comme Auguste, Vespasien, Aurélien, Théodoric, Henri VII. Roi d'Angleterre, Henri IV. Roi de France. Ensuite viennent ceux qui par de glorieuses guerres ont augmenté leurs Etats, ou qui les ont défendus généreusement contre leurs ennemis. Enfin les peres de la patrie, c'est-à-dire, ceux qui gouvernent avec justice & douceur, & qui rendent leur tems heureux. Il y en a un si grand nombre dans ces deux derniers rangs, qu'il seroit trop long de les nommer.

Les différens degrés d'hon-

neur à l'égard des sujets, sont  
premièrement d'être *participes*  
*curarum*, c'est-à-dire, du nom-  
bre de ceux sur qui les princes  
se reposent de la plus grande  
partie de leurs affaires : nous  
les appellons les bras droits  
des Rois. En second lieu, *Duces*  
*belli*, les grands Capitaines,  
les Lieutenans des Rois, ou  
ceux qui leur rendent de grands  
services. Au troisième rang,  
*gratiosi*, les favoris, j'entens  
ceux qui sont agréables aux  
princes, sans être rédoutables  
aux peuples. Enfin, *negotiis pa-*  
*res*, ceux qui possèdent les plus  
grandes charges, & qui s'ac-  
quittent glorieusement de leur  
devoir. Il y a encore un autre  
dégré d'honneur qui doit être  
mis au plus haut rang, & qui est  
dû à ceux qui se sacrifient pour  
la gloire de leur patrie, comme  
M. Regulus, & les deux Deces.

DES RICHESSES.

JE ne scaurois mieux nommer les richesses que le bagage de la vertu. Le mot *impedimenta*, est encore plus expressif; car les richesses sont à la vertu ce que le bagage est à l'armée: il est très-nécessaire, mais il empêche la marche, & fait perdre quelquefois l'occasion de vaincre.

Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution: tout le reste est opinion. Salomon dit: *Ubi multæ sunt opes, multi qui comedunt eas; & quid prodest possessori, nisi quod cernat divitias oculis suis?* On ne jouit donc point des grandes richesses, on a simplement la liberté de les garder, ou de s'en défaire.

re, & la réputation de les posséder, mais nul autre usage plus solide ne les accompagne. Les sommes excessives qu'on emploie en pierres précieuses, & à toutes les choses rares; tant d'ouvrages qu'on entreprend par pure ostentation, & comme pour montrer que les grandes richesses sont de quelque usage, ne prouvent rien pour elles dans le fond. On dira peut-être qu'elles peuvent épargner des peines, & de grands dangers à celui qui les posséde. Les richesses sont une forteresse dans l'imagination de l'homme riche, dit Salomon; mais il dit dans l'imagination, & non pas en effet; car il est certain que les grandes richesses ont perdu plus de gens, qu'elles n'en ont sauvé.

Ne cherchez point de grandes richesses, mais celles que

66 *Essais de Politique*,

vous pourrez acquérir justement; dépensez modérément; donnez gaiement, & abandonnez sans peine. Cependant ne méprisez point les richesses, comme si vous aviez fait vœu de pauvreté. Apprenez à vous en servir, comme Rabirius Postumus. Ciceron dit de lui : *In studio rei amplificandæ apparebat, non avaritiæ prædam, sed instrumentum bonitatis queri.* Ecoutez aussi Salomon, & ne courrez point après les richesses : *Qui festinat ad divitias, non erit infons.*

Les poëtes feignent que lorsque Plutus, le dieu des richesses, est envoyé par Jupiter, il vient en boitant & à petits pas; mais qu'il court, lorsqu'il est envoyé par Pluton: voulant dire que les richesses acquises par de bonnes voies, viennent doucement, si elles ne viennent

pas par la mort d'autrui , c'est-à-dire , par héritages , legs , testamens , &c. On peut aussi donner un autre sens à cette fable , si l'on regarde Pluton comme le démon , car quand des richesses viennent par des fraudes , par des oppressions , des injustices , enfin par des voies criminelles , alors elles viennent vite.

Il y a plusieurs moyens d'acquerir des richesses , mais il y en a fort peu de bons. L'épargne est entre les meilleurs ; cependant elle a des défauts ; elle est contraire aux bonnes œuvres & à la libéralité. L'agriculture est une voie très-légitime ; c'est , pour ainsi dire , la bénédiction de notre mère , la terre. Il est vrai qu'elle est lente ; cependant si des gens riches s'y attachent , ils deviennent ordinairement fort puissans. J'ai

F ij

connu un Seigneur Anglois qui avoit acquis de grands biens par cette voie : il étoit riche en troupeaux de gros & menu bétail , en bois , en mines de charbon , de plomb & de fer , en blé , & autres choses de cette nature ; de sorte que sa terre paroifsoit une mer pour lui par le grand nombre de choses qu'elle lui apportoit. Quelqu'un remarqua alors , avec rai-son , qu'il en avoit coûté dans le commencement beaucoup de soins à ce Seigneur , pour acquerir un bien médiocre ; mais que dans la suite , il étoit parvenu sans peine à de grandes richesses ; parce que , quand on a une fois des fonds suffisans pour profiter des bons marchés , & pour acheter chaque chose dans sa saison , on y trouve un gain considérable , que ceux qui ne sont pas en argent comp-

tant, ne sçauroient faire, & qui enrichit aisément & en peu de tems.

Les profits des métiers sont honnêtes : ils viennent principalement de la diligence, & de la réputation que donne la bonne foi. Mais je doute que les gains qui se font dans la plupart des marchés, soient bien légitimes, sur-tout quand la nécessité d'autrui (soit à acheter ou à vendre) fait le plus grand profit des marchands. Ordinairement ces sortes de gens veulent gagner des deux côtés, & se servent de toute sorte d'artifices pour suborner les courtiers, & pour empêcher que d'autres ne traitent à de meilleures conditions.

Les compagnies enrichissent lorsqu'elles sont formées avec prudence. L'usure est un des plus fûrs & des plus mauvais

70 *Essais de Politique*,

moiens de s'enrichir. Les usuriers mangent leur pain *in sudore vultus alieni*, ils travaillent le dimanche. Mais quoique l'usure paroisse une voie sûre, elle a cependant ses hazards. Les notaires & les courtiers exagerent souvent pour leur intérêt particulier, les richesses des gens dont les affaires sont au fond très-dérangées.

Etre le premier qui met en vogue, & qui invente quelque chose de nouveau, ou qui obtient un privilége, apporte quelquefois une innondation de richesses, comme il arriva à celui qui le premier fit du sucre aux îles Canaries. Lorsqu'un homme fait voir qu'il est véritable Logicien, c'est-à-dire, lorsqu'il montre qu'il a de l'invention & du jugement à proportion, il peut devenir fort riche en peu de tems, sur-tout

si les conjonctures lui sont favorables. Mais celui qui ne cherche que des profits certains, parvient rarement à de grandes richesses ; & celui qui risque beaucoup, perd ordinairement tout. Il faut balancer avec jugement, & connoître si le gain est proportionné aux risques.

On acquiert facilement de grandes richesses par les monopoles quand les loix le permettent, sur-tout si l'on sait prévoir quelle sera la marchandise la plus recherchée.

Les richesses qu'on acquiert au service des Rois & des grands, apportent avec elles une sorte de dignité ; mais si elles sont la récompense de la flatterie & d'un artifice bas, elles doivent être regardées comme les plus viles. Cependant aller à la chasse des testa-

72 *Essais de Politique*,

mens, comme Tacite en accuse Sénéque, *testamenta & cervos tanquam indagine capi*, est encore un plus infame moyen de s'enrichir; car on y emploie les mêmes artifices, & c'est avec des personnes d'un rang bien inférieur à celles que l'on fert.

Ne croiez point facilement à ceux qui semblent mépriser les richesses; ils méprisent les richesses qu'ils désespèrent d'obtenir, & vous ne trouverez point de gens qui y soient plus attachés, quand ils en ont une fois acquis.

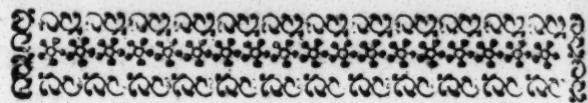
On ne doit pas être *in minutis tenax*. Les richesses ont des ailes: quelquefois elles s'envolent d'elles-mêmes, & quelquefois aussi il faut les envoyer pour en ramener d'autres.

On laisse ses richesses en mourant au public, à ses enfants, à ses parens, ou à ses amis.

Les

Les richesses médiocres profitèrent ordinairement davantage. De grands biens laissés à un héritier , attirent les oyseaux de proye , s'il n'est pas d'un âge mûr & doué d'un bon jugement.

Les fondations magnifiques pour le public sont des sacrifices sans sel & des aumônes semblables aux sepulcres blanchis qui se corrompent bien-tôt en dedans. N'affectez pas la quantité dans tout ce que vous donnez , mais la convenance ; & observez une proportion juste & raisonnable. Ne différez point jusqu'à votre mort à faire des œuvres de charité. Tout considéré , celui qui en use de la sorte , est plutôt libéral du bien d'autrui , que du sien propre.



## DES CEREMONIES, ET DES COMPLIMENS.

IL est nécessaire pour celui qui n'a qu'une vertu brute qu'elle soit d'un grand poids, comme la pierre doit être riche, lorsqu'elle est montée sans feuille. Il en est de la louange, si on y fait attention, comme du gain ; les gains légers, suivant le proverbe, rendent la bourse pèsante ; car ils reviennent souvent : mais les grands gains arrivent rarement. De même les petites choses attirent de grandes louanges : l'usage en est continual, & elles se font remarquer à chaque instant : au contraire on a rarement l'occasion de mettre en œuvre quelque grande vertu. Il est donc cer-

tain qu'avoir des attentions , de la politesse , & s'acquitter des cérémonies convenables , contribuë beaucoup à nous attirer des loiianges. Ces manières polies & engageantes ( comme disoit la reine Isabelle de Castille ) sont de perpétuelles lettres de recommandation pour celui qui les a. Il suffit pour s'en instruire de ne pas les mépriser , & d'être attentif aux manières des autres. Au reste on peut s'en fier à soi-même. Car si l'on se donne trop de peine pour ne rien omettre à cet égard , on perd ce qu'il y a de plus estimable , qui est de paraître naturel & sans affectation. Les manières de quelques personnes ressemblent aux vers dont toutes les syllabes sont comptées. Lorsqu'on s'attache à de si petites choses , on ne scauroit se rendre capable des

Gij

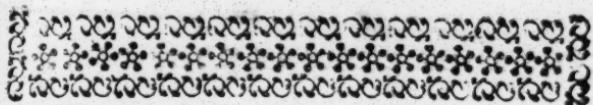
grandes : mais négliger les cérémonies convenables avec les autres , leur apprend à les négliger avec nous , & quelquefois leur fait perdre le respect ; sur-tout il ne faut pas s'en dispenser à l'égard de ceux avec qui on n'est pas en familiarité , ni avec les formalistes. Cependant trop de cérémonies , & des complimentens outrés , peuvent diminuer la foi qu'on auroit en nous. Il y a une manière adroite de s'insinuer dans les esprits , même avec des complimentens ordinaires : elle est d'une grande utilité , quand on peut l'attraper.

Comme on est sûr de la familiarité entre personnes de même rang , il est bon de conserver la dignité ; mais on peut quelquefois se relâcher un peu à l'égard des inférieurs qui nous respectent.

Celui qui veut tenir le dé dans la conversation & dans les affaires , fatigue & se rend moins estimable. De suivre simplement les autres , peut être bon , pourvû qu'on le fasse d'une manière qui prouve que c'est par attention & par politesse , & non pas par nonchalance & par trop de facilité. Il n'est pas mauvais d'ajouter quelque chose du sien , lorsqu'on se range au sentiment d'un autre : si vous vous rendez à son opinion , que ce soit avec quelque distinction : si vous acceptez son conseil , que ce soit en ajoutant quelques raisons aux siennes. Ne soiez pas trop complimenteur ; quelques bonnes qualités que vous eussiez , vos envieux diroient au préjudice de vos vertus : *Ce n'est qu'un complimenteur & un affecté.* On n'avance point aussi dans les affai-

78 *Essais de Politique*,  
res, lorsqu'on est trop cérémonieux, & qu'on regarde trop  
au tems & à l'occasion. Salomon dit : Celui qui observe le  
vent, ne semera point; & celui  
qui regarde aux nuages, ne  
moissonnera pas. Un homme  
prudent fçaura faire naître plus  
d'occasions, qu'il ne s'en pré-  
fenteroit naturellement, & doit  
être libre & aisé dans ses ma-  
nières, comme dans ses habits.





## DE L'ENVIE.

DE toutes les passions de l'ame , il n'y a que l'amour & l'envie qu'on croit qui ensorcelent. Toutes deux ont des désirs véhéments , & toutes deux ont leur source dans l'imagination. Ce sont là les choses qui contribuent aux enchantemens & aux maléfices , supposé qu'il y en ait dans le monde. Nous voions aussi que l'Ecriture - sainte appelle l'envie un mauvais œil , & les Astrologues appellent les influences malignes des planettes , mauvais aspects : de manière qu'il semble qu'on convienne qu'il y a dans les regards de l'envieux , une vertu secrete & invisible , qui peut offenser la

G iiiij

80 *Essais de Politique,*

personne enviée. Il y a eu des gens assez curieux pour remarquer que le tems où le coup d'œil de l'envieux est le plus rédoutable , est principalement lorsque la personne enviée est vuë dans un état de gloire & de triomphe. L'envie est alors plus envénimée & plus maligne , outre que dans ces momens , les esprits de la personne enviée s'épanouissent davantage , & viennent à la rencontre du coup. Mais laissons ces curiosités , quoiqu'elles ne soient pas indignes de remarque , elles conviennent mieux dans un autre ouvrage.

Nous allons considérer trois choses :

Quels sont ceux qui sont sujets à porter envie.

Quels sont ceux qui sont les plus exposés à l'envie.

Et quelle différence il y a

entre l'envie du public, & celle des particuliers.

Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours envie à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la posséde, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux.

Un homme curieux qui veut tout sçavoir & qui s'ingere dans des affaires qui ne le regardent point, est pour l'ordinaire envieux, n'étant pas utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. Il est vraisemblable qu'il trouve du plaisir à épiloguer leur conduite, & qu'il s'en fait une espéce de comedie. Celui qui ne pense

82 *Essais de Politique,*

qu'à ses affaires propres , n'est point sujet à envier autrui. L'envie est une passion sans repos : une courueuse toujours dans l'agitation. *Non est curiosus , quin idem sit malevolus.*

Les personnes d'une naissance distinguée , portent ordinairement envie aux hommes nouveaux qui s'élévent ; parce que la distance entr'eux n'est plus la même : & comme il arrive quelquefois sur une rivière , lorsqu'un objet passe près de nous , & qu'il s'avance avec rapidité , que l'œil qui suit cet objet nous décoit & nous persuade que nous reculons , de même ils s'imaginent reculer , parce que les autres avancent.

Les personnes difformes , les bâtards , les eunuques , & les vieillards sont sujets à l'envie. Celui qui ne peut remédier à son état , fait ordinairement de

st son mieux pour avilir celui des  
autres , à moins que ces imper-  
fections de la nature ne se trou-  
vent jointes à une ame géné-  
reuse & héroïque , qui cherche  
en quelque sorte à les tourner  
à son avantage , & qui veut faire  
dire , comme si c'étoit un mi-  
racle , qu'un eunuque ou qu'un  
boiteux a fait de grandes cho-  
ses. Tel fut Narsés l'eunuque ,  
Agesilaüs & Tamerlan , qui  
étoient boiteux.

Les hommes à qui il en coûte beaucoup pour sortir de leur état & s'élever à quelque chose de mieux , sont aussi sujets à porter envie. La mauvaise humeur où ils sont depuis long-  
tems contre la fortune leur fait regarder les malheurs d'autrui comme un dédommagement des peines qu'ils ont souffertes eux-mêmes.

Ceux qui par légéreté ou par

84 *Essais de Politique* ;

une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux ; ils trouvent à chaque instant matière à envie, par la possibilité que quelqu'un ne les surpassé en l'une des choses qu'ils affectent de savoir. Tel étoit l'Empereur Adrien qui portoit une envie mortelle aux poëtes, aux peintres, aux artistes, & enfin à toutes les personnes habiles dans les sciences qu'il croioit posséder.

Les parens, les associés en charge, & ceux qui ont été élevés ensemble, portent envie ordinairement à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entre eux une distinction désavantageuse qui est toujours présente à leur esprit. Les autres aussi remar-

quent davantage la différence qui se trouve entre eux.

L'envie s'augmente par les rapports & par la renommée. Celle de Caïn contre Abel étoit d'autant plus basse & inexcusable, que personne ne vît lors que le sacrifice de son frere fut préféré au sien.

A l'égard de ceux qui sont plus ou moins sujets à être envier, nous dirons premièrement que les personnes d'une vertu éminente, lorsqu'elles s'élèvent, ont moins à craindre l'envie, parce qu'on est persuadé que cette fortune leur est due; & on n'envie pas ordinai-  
rement le paiement d'une dette, mais plutôt les largesses & les libéralités. L'envie aussi naît toujours de la comparaison que l'on fait des autres avec soi-même: où il n'y a point de comparaison, il n'y a point d'en-

vie : c'est pour cela que les Rois ne sont pas enviés par les Rois. On doit cependant remarquer que les gens de peu de mérite sont plus enviés au commencement de leur fortune, que dans la suite ; & le contraire arrive à ceux qui en ont beaucoup : car quoique leur vertu soit toujours la même, elle ne conserve pas toujours le même éclat ; il paroît de nouveaux venus qui l'obscurcissent.

Les personnes d'une naissance illustre sont moins sujettes à être enviées. Il semble que quand elles s'élèvent c'est un droit de leur naissance. Il ne paroît pas même que leur fortune soit fort augmentée ; & l'envie est semblable aux rayons du soleil qui donnent avec plus de force sur les coteaux, que sur une plaine. Ainsi ceux qui s'avancent insensiblement, sont

moins envierés que ceux qui s'élevent tout d'un coup.

Lorsque les honneurs sont accompagnés de soins, de travaux & de périls, on envie moins ceux qui en jouissent. On trouve qu'ils achetent assez cher la gloire qui leur en revient. Quelquefois même on les plaint, & la pitié guérit l'envie. Aussi les gens sages & politiques qui sont élevés aux dignités se plaignent ordinairement de la vie qu'ils menent, & disent souvent : *Quantum patimur*, non qu'ils le sentent en effet, mais pour émousser l'envie, c'est-à-dire, lorsqu'on les emploie dans les affaires, sans qu'ils paroissent le souhaiter. Car rien au contraire n'augmente plus l'envie qu'un désir plus ambitieux que bien sensé, d'être chargé d'un grand nombre d'affaires; & rien ne la di-

minue davantage, que lorsqu'un homme qui occupe les premières charges, conserve dans leurs places tous ceux qui sont sous lui, & qu'il ne touche point aux droits, ni aux priviléges de leurs emplois. Ce sont alors autant d'écrans qui le garantissent de l'envie.

Il n'y a point de gens plus sujets à être enviés que ceux qui portent leur fortune avec orgueil, qui ne paroissent contents qu'autant qu'ils font parade de leur crédit, ou de leur pouvoir, soit par une magnificence extérieure, ou en triomphant de toute opposition, & de tout compétiteur. Un homme prudent sacrifie quelquefois à l'envie, & se laisse vaincre dans les choses qu'il n'a pas fort à cœur. Il est cependant vrai que jouir de sa fortune d'une manière ouverte & sans dissimulation

mulation, pourvu que ce soit sans arrogance, donne moins de prise à l'envie que si on marchoit avec artifice, & comme à la dérobée. Il semble alors qu'un homme désavoue la fortune, comme s'il reconnoissoit lui-même qu'il n'est pas digne de ses faveurs; & c'est pour les autres un nouveau sujet de lui porter envie.

Enfin comme nous avons dit au commencement que l'envie tenoit quelque chose de la sorcellerie, il faut la guérir comme l'on guérit les possédés; c'est à dire, transferer le sort, & le détourner sur un autre sujet. Aussi voit-on que ceux qui sont en possession des premières dignités, introduisent par cette raison des personnages sur le théâtre pour être chargés de l'envie, qui, sans cela, tomberoit sur eux. Ils la rejettent

90 *Essais de Politique*,

quelquefois sur ceux qui les servent , & quelquefois sur leur collègue. Ils ne manquent jamais , pour jouer ce rôle, de personnes d'un caractère violent & ambitieux , qui cherchent à être employés à quelque prix que ce puisse être.

Pour parler à présent de l'envie publique , elle a en soi quelque chose de bon. Mais l'envie des particuliers n'a rien que de mauvais. L'envie publique est une espèce d'Ostracisme qui arrête ceux qui s'élèvent trop , & qui met un frein aux grands pour les retenir dans de justes bornes.

Cette envie , en latin *invidia* , que nous appellons mécontentement , & dont nous traiteront plus au long en parlant des séditions , est dans un Etat comme une maladie contagieuse. Car comme la contagion se

glisse dans les parties faines & les corrompt, de même l'envie tourne en haine & en mécontentement les ordres les plus justes, & les démarches les plus louables du Gouvernement. Ainsi l'on gagne peu d'entremêler des actions plausibles & populaires à des actions odieuses. C'est montrer de la foiblesse & craindre l'envie, qui, comme les mêmes maux contagieux, attaque plutôt & plus violemment ceux qui la craignent.

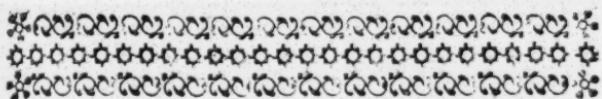
Les Ministres sont plus exposés à cette sorte d'envie que les Rois même. Mais voici une règle presque infaillible. Si l'envie contre le Ministre est grande, quoique les motifs en soient légers ; ou, si l'envie est presque générale contre tous les Ministres, l'envie alors en veut secrètement au Roi ou à l'Etat.

Hij

92. *Essais de Politique,*

Nous pouvons ajouter de l'envie en général, que c'est la plus importune, & la plus constante des passions. Les autres ne trouvent l'occasion de se montrer que de tems en tems ; mais on a raison de dire : *Invidia festos dies non agit.* L'envie travaille toujours, & l'on a remarqué que l'envie & l'amour font languir ; effet que les autres passions ne produisent point, parce qu'elles nous laissent toutes des relâches. C'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions, & le propre attribut du démon qui est appellé l'envieux qui sème pendant la nuit l'i-vraye parmi le bon grain. Car l'envie travaille toujours secrètement & dans l'obscurité au préjudice des bonnes choses, telles que le froment.

16922



## DE CE QU'ON APPELLE NATURE DANS LES HOMMES.

SOUVENT la nature se tient cachée ; quelquefois elle est vaincue ; mais rarement on peut la détruire : la contrainte même redouble sa force , si elle reprend le dessus. L'attention & les bons préceptes peuvent l'arrêter quelque tems ; mais l'habitude seule a le pouvoir de la réprimer & de la surmonter.

Celui qui cherche à corriger ses imperfections naturelles, ne doit se tailler ni trop, ni trop peu de besogne ; il courroit risque de perdre courage en manquant souvent d'arriver où il se feroit proposé , ou bien il n'avanceroit pas assez , quoiqu'il

94 *Essais de Politique,*

y arrivât. Il doit s'exercer au commencement avec des aides, comme ceux qui apprennent à nager en se soutenant sur des liéges ; mais qu'il s'exerce ensuite avec désavantage, comme les danseurs avec des souliers lourds. Lorsque l'exercice est au-dessus de l'usage, on se rend plus parfait ; où la nature est forte, & par conséquent la victoire difficile, il faut aller par degrés. Premierement arrêter la nature seulement pour quelque tems, comme celui qui s'étoit accoutumé, lorsqu'il se sentoit en colère, de répéter les lettres de l'alphabet avant que de rien faire : il faut ensuite la modérer & la réduire peu à peu, comme quelqu'un, qui ayant envie de quitter le vin, au lieu de plusieurs coups, commenceroit à n'en boire qu'un à chaque repas, & dans la suite

s'en sévreroit tout-à-fait. Mais cependant si un homme avoit la force & la résolution de s'affranchir tout d'un coup, ce seroit assurément le mieux.

*Optimus ille animi vindex  
laedentia pectus  
Vincula qui rupit, dedo-  
luitque semel.*

L'ancienne règle aussi n'est pas mauvaise de plier la nature dans l'extrême contraire, comme un bâton qu'on veut redresser, pourvu que le contraire ne soit pas un vice.

Ne vous forcez pas à une habitude par un usage trop continu; prenez quelque relâche. Les relâches donnent plus de force à la nouvelle attaque. Celui qui n'est pas parfait dans ce qu'il pratique continuellement, court risque de tomber tou-

96 *Essais de Politique*,

jours dans les mêmes défauts, & de se faire une habitude de ce qu'il fait mal, comme de ce qu'il pratique le mieux. Le meilleur remède contre cet inconvenient, est une intermission à propos. Mais qu'on ne se fie pas trop à sa victoire sur la nature; elle restera long-tems ensevelie, & reprendra tout à coup ses premières inclinations, dans quelque occasion qui viendra la tenter; semblable à la chatte de la fable d'Esope, qui, ayant été changée en femme, se tenoit fort bien assise à table jusqu'à ce qu'une fourrière vînt à passer. Evitez donc avec un grand soin telles occasions; ou, faites-vous une habitude si parfaite de les surmonter, qu'elles ne fassent plus la même impression sur vous.

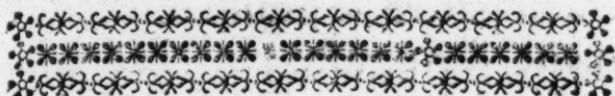
Le penchant de la nature se remarque mieux dans le train ordinaire,

ordinaire , & dans les affaires journalières , où on agit avec moins d'étude : il se remarque mieux aussi dans l'emportement , qui fait oublier toutes les règles & tous les préceptes. Enfin dans quelque cas subit , nouveau & imprévu , alors l'habitude même n'a point de lieu ; heureux ceux dont le tempérament s'accorde avec leur vocation ! autrement on peut dire , *multum incola fuit anima mea.*

Dans les études , on doit prendre des heures fixes pour les donner à ce qui n'est pas si agréable , suivant son penchant naturel. Mais pour les choses qui nous plaisent , il ne faut pas s'embarrasser d'heures fixes. Nos pensées y voleront d'elles-mêmes ; & le tems qu'on n'a destiné à aucun travail , y sera employé.

La nature a mis en nous de bonnes & de mauvaises choses. Cultivons donc avec soin les premières, & déracinons les autres.





DE LA  
DISSIMULATION.

**L**A dissimulation est la plus foible partie de la politique, & de la prudence. Il faut beaucoup d'esprit pour sçavoir dire à propos la vérité, & il faut du courage pour la dire. Ce sont donc les moins estimables des politiques qui sont les plus dissimulés. Tacite dit que Livie sçavoit s'accommo-der aux artifices de son mari, & à la dissimulation de son fils, attribuant l'habileté & la politique à Auguste, & la dissimulation à Tibére; & quand Mucien conseille à Vespasien de prendre les armes contre Vitellius, nous n'avons pas, dit-il,

I ij

100 *Essais de Politique*,  
à combattre le grand discerne-  
ment d'Auguste, ni l'adresse  
consommée de Tibére. Il est  
certain que l'art de se condui-  
re, & la dissimulation sont deux  
facultés bien différentes. Si un  
homme a assez de pénétration  
& de jugement, pour discer-  
ner ce qu'il doit découvrir, ce  
qu'il doit cacher, ce qu'il ne  
doit laisser voir qu'en partie, à  
quelles gens, & dans quelles  
occasions; ce qui est en effet la  
véritable politique, ou l'art de  
la vie ( comme Tacite l'appelle  
avec raison ); dans un tel hom-  
me la dissimulation seroit un  
embarras & une petitesse. Mais  
lorsque ses lumières ne sont pas  
si étendues, qu'il soit caché &  
dissimulé. Quand on ne peut  
arriver à l'excellent, il faut  
s'attacher au plus sûr dans le  
médiocre. Les aveugles ne doi-  
vent pas faire un pas sans beau-

coup de précaution. Il est certain que les habiles gens paraissent toujours véritables & ouverts dans leur manière d'agir; mais ils sont en même tems comme les chevaux bien dressés, sçachant quand il faut tourner & s'arrêter: & s'il arrivoit une nécessité de dissimuler, l'opinion déjà établie de leur bonne foi les rendroit impénétrables.

Il y a trois manières de cacher ses desseins. La première, d'être silencieux & secret, & de ne pas donner occasion d'observer ce qu'on pense. La seconde, la dissimulation dans la négative, lorsqu'on donne adroitemment lieu de croire qu'on ne pense pas tout ce qu'on pense en effet. La troisième, est la fausseté pure, lorsqu'un homme feint d'être, & prétend qu'on le croye tout différent

de ce qu'il est véritablement dans le fond. La premiere , est la vertu d'un confesseur ; & sûrement celui qui sc̄ait bien garder un secret , entend bien des confessions. Personne ne s'ouvre à un étourdi ; mais quand un homme a la réputation d'être sûr dans le commerce , on a envie de lui découvrir ce qu'on pense ; & comme la confession n'est pas seulement une utilité , mais un soulagement pour le cœur de l'homme , ceux qui sont secrets apprennent bien des choses qu'on ne leur dit pas pour s'ouvrir l'esprit , mais pour se décharger d'un fardeau. En un mot les mystères sont du domaine de l'homme discret. La nudité est méfieante à l'esprit comme au corps. N'être pas trop découvert , attire l'estime. Les grands parleurs sont ordinaire-

ment vains & crédules. Celui qui dit ce qu'il sçait, dira aussi ce qu'il ne sçait pas : l'habitude d'être secret est morale aussi bien que politique. Il est bon aussi que le visage ne démente pas la langue. C'est une grande imperfection que de se laisser découvrir par des marques extérieures qu'on examine & qu'on croit souvent plus que les paroles.

La seconde maniere, qui est la dissimulation dans la négative, est souvent indispensable. Il faut nécessairement qu'un homme secret soit aussi dissimulé à certain degré. Les hommes sont trop fins : on ne sçauroit garder un milieu si juste, qu'ils n'apperçoivent de quel côté on incline. Par la maniere dont on répond à leurs questions, ils se mettent sur les voyes, & vont bien-tôt jusqu'au senti-

ment qu'on voudroit leur cacher. Si vous gardez le silence, ils jugent par votre silence même; & pour les équivoques, elles ne sçauroient durer long-tems: de manière que pour garder un secret, il faut nécessairement se donner la liberté d'être un peu dissimulé, seulement comme une conséquence du secret.

Mais la troisième manière, qui est le faux semblant, je la regarde comme la plus criminelle & la moins politique, si ce n'est dans les grandes affaires, & qui sont rares. L'habitude de feindre ce qui n'est point, vient d'une fausseté naturelle, d'un cœur bas & timide, ou de quelqu'autre grand défaut qu'il est absolument nécessaire de déguiser, & on continue à être faux en tout, pour se tenir en habitude.

On retire trois grands avan-

tages de la dissimulation ; d'endormir l'opposition , & de surprendre ses adversaires qui sont en garde lorsqu'on marche à découvert ; de s'assurer une retraite , car si l'on est engagé par sa déclaration propre , il faut venir à bout de son entreprise , ou l'on perd sa réputation ; & enfin de découvrir plus facilement les desseins des autres . On s'ouvre volontiers à ceux qui ont l'air ouvert : à la place de leurs paroles , on leur fait part de ses pensées ; & le proverbe Espagnol est très vrai : *Dites un mensonge , & vous sçaurez une vérité.*

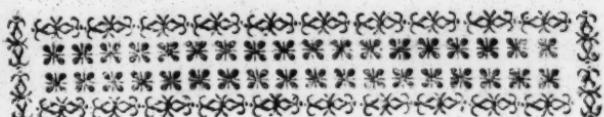
Il y a aussi trois inconveniens qui balancent ces trois avantages . Celui qui dissimule paroît manquer de confiance ; & c'est un empêchement considérable dans les affaires . En second lieu , il fait naître des

106 *Essais de Politique*,

doutes & de l'embarras dans l'esprit de ceux qui pourroient lui être utiles , & il est obligé de faire tout lui seul. Enfin le troisième est le plus grand des inconveniens , c'est qu'il se prive du secours le plus utile dans l'action , qui est l'autorité & le crédit que donne l'opinion de bonne foi.

Un composé parfait , seroit d'avoir la réputation d'être ouvert , l'habitude du secret , la dissimulation dans son tems , & le faux-semblant en son pouvoir , lorsqu'il n'y a pas d'autre remède.





## DES VOYAGES.

LES voyages dans les pays étrangers sont dans la jeunesse une partie de l'éducation , & une partie de l'expérience dans les vieillards. Mais on peut dire de celui qui entreprend de voyager avant que d'avoir fait quelques progrès dans la langue du pays où il entre , qu'il va dans une école de grammaire , & non pas voyager. Il est nécessaire que les jeunes gens voyagent sous la direction d'un Gouverneur , ou du moins de quelque domestique qui connoisse le pays où ils se proposent d'aller , qui en saache la langue , & qui puisse les instruire de ce qui est digne

d'être remarqué ; quelles liaisons , & quelles amitiés ils doivent conclure ; & enfin quels exercices , quels arts , quelles sciences y sont les plus en vigueur ; car autrement les jeunes gens voyageront les yeux bandés , & quoique hors de chez eux , ils ne remarqueront rien.

C'est une chose très-étonnante que dans les voyages de mer , où l'on ne voit que le ciel & l'eau , les hommes ont cependant la coutume de faire des journaux ; & dans les voyages de terre , où il s'offre tant de diverses choses à remarquer , ils n'en font point la plupart du temps , comme si les cas fortuits , & quelque chose qui arrive sans qu'on s'y soit attendu , méritoit moins d'être marqué sur des tablettes que des observations qu'on fait par une délibération

pré-méditée. On doit donc faire usage d'un journal, & voici les choses qu'il faut observer.

Les cours des princes, surtout dans le tems que les Ministres étrangers sont admis à l'audience, les cours de justice, quand elles agitent des causes considérables, les assemblées du clergé ou consistoires ecclésiastiques, les temples & les Monastères, avec les monumens qui y sont, les murailles & les fortifications des grandes & petites villes, leurs ports & leurs havres, les Antiquités & les ruines, les bibliothéques, les colléges, & les lieux où l'on soutient des théses, les vaiseaux & leurs chantiers, les palais les plus magnifiques, les promenades aux environs des grandes villes, les Arsenaux de mer & de terre, les gréniens publics, les changes, les bour-

ses , les magasins de marchandises , les Académies à monter à cheval & à faire des armes , la levée des soldats & leur discipline , les spectacles où se rend la meilleure compagnie , les trésors des piergeries , les gardes-meubles , les cabinets des curieux ; & enfin tout ce qu'il y a de plus digne de remarque dans les lieux par où l'on passe . Il faut que les Gouverneurs s'informent avec attention de toutes ces choses . A l'égard des joutes , des bals en masque , des festins , des nôces , des pompes funébres , des exécutions & autres spectacles de cette espèce , il n'est pas ordinairement nécessaire d'en faire ressouvenir les jeunes gens , & il ne ferait pas bien aussi qu'ils les négligeassent tout-à-fait .

Si vous avez grande envie qu'un jeune homme réduise en

abrégé le fruit de son voyage ,  
& qu'il recueille beaucoup en  
peu de tems , voici ce qu'il faut  
faire . Premierement il est né-  
cessaire ( comme nous l'avons  
dit) qu'il ait fait avant que d'en-  
treprendre son voyage quelque  
progrès dans la langue du pays  
où il va , & que son Gouver-  
neur ( comme il a été dit aussi )  
ait connoissance de ce pays . Il  
faut encore qu'il soit muni de  
quelque livre ou carte géogra-  
phique du pays où il voyage ,  
qui lui servira comme de chef  
pour s'informer des principales  
choses ; qu'il fasse un journal ,  
qu'il ne séjourne pas trop long-  
tems dans un même endroit ,  
mais plus ou moins selon que le  
lieu le mérite . Sans tomber dans  
l'excès , tandis qu'il restera dans  
quelque ville capitale , il doit  
changer souvent de demeure  
d'une extrémité de la ville à

112 *Essais de Politique*,

l'autre ; car c'est le vrai moyen de faire diverses connaissances, & de s'instruire plus parfaitement des coutumes du pays ; qu'il évite la compagnie de ses compatriotes, qu'il mange dans les mêmes endroits où viennent aussi manger les personnes de la meilleure conversation. Lorsqu'il part d'un lieu pour aller dans un autre, qu'il tâche d'avoir des lettres de recommandation pour quelques personnes considérables, afin que par leur crédit, il puisse plus facilement voir & connaître les choses dignes de curiosité. Ce sont là les plus sûrs moyens d'avancer l'utilité de son voyage. A l'égard des amitiés & des connaissances qu'il doit rechercher, la plus utile de toutes est celle des Ministres des pays étrangers ; par ce moyen en voyageant dans un

pays

pays , il peut prendre la connoissance , & s'instruire de ce qui regarde plusieurs autres nations ; qu'il visite les personnes remarquables , & qui sont rénommées chez les Etrangers , afin qu'il puisse juger par lui-même si leur air & leurs manières répondent à la réputation qu'elles se font acquises. Il faut fuir les querelles & les disputes avec tout le soin imaginable : elles naissent le plus souvent dans des débauches & pour des maîtresses , pour le pas , pour des paroles offenkantes , qu'on prenne donc bien garde de ne point fréquenter les querelleurs , ni les personnes qui se font des ennemis , car ils nous mêleront infailliblement dans leurs disputes.

Quand notre voyageur retourne dans sa patrie , qu'il n'oublie pas totalement les pays

K

qu'il a parcourus; mais qu'il observe & qu'il cultive par un commerce de lettres, l'amitié de ceux avec qui il a fait connoissance, j'entens de ceux qui sont les plus distingués, & qu'on s'apperçoive plutôt par ses discours, qu'il a voyagé, que par ses façons, & par la manière de se mettre. Cependant qu'il paroisse modeste & retenu, bien loin de faire le conteur, afin qu'on puisse connoître qu'il n'a pas quitté les coutumes de sa nation, pour faire parade de celles des Etrangers, mais plutôt qu'il a cueilli des fleurs dans son voyage, pour les transplanter en son pays.





## DE LA DEPENSE.

Le bien n'est fait que pour s'en servir , mais on doit l'employer à des choses honnêtes & qui fassent honneur. Les plus grandes dépenses doivent donc se mesurer suivant la dignité de la chose & de l'occasion ; c'est pour cela qu'on s'en dépouille non seulement pour mériter le ciel , mais quelquefois aussi pour le service de sa patrie. Quant à la dépense journalière , chacun la doit proportionner à ses biens , & la ménager suivant son revenu , sans se laisser aller à la nonchalance sur ses affaires , ni donner occasion aux domestiques de voler.

K ij

Il est bon aussi de la regler dans son imagination sur un pied plus haut qu'on ne sçauroit en effet dépenser, pour que le compte se trouve à la fin moins fort qu'on n'auroit pensé.

Celui qui ne voudra pas voir diminuer ses biens, doit se faire une loi de ne dépenser que la moitié de son revenu, & mettre l'autre à part. Celui qui veut augmenter son bien, n'en doit dépenser que le tiers. Ce n'est pas une bassesse aux plus grands Seigneurs d'entrer dans le détail de leurs affaires; plusieurs y ont de la répugnance, non pas tant par nonchalance que par l'appréhension de les trouver si dérangées, que cela ne les mette de mauvaise humeur. Mais on ne sçauroit guérir des blessures sans les sonder. Ceux qui n'ont pas la patience d'entrer dans le détail de leurs affai-

res, n'ont d'autre ressource que de choisir de bons Intendans, avec la précaution de les changer de tems en tems, parce que les nouveaux venus sont plus timides & moins rusés. Celui qui ne peut point absolument donner un certain tems à ses affaires, doit affermer ses biens, & mettre sa dépense à prix fait. Il faut que celui qui dépense beaucoup sur un article, soit fort œconome sur un autre. Par exemple, s'il aime à tenir une bonne table, il faut qu'il soit modeste en ses habits; s'il donne dans les meubles, il faut qu'il retranche de son écurie, ainsi du reste: car celui qui veut donner dans tout, se ruera indubitablement.

Celui qui songe à liquider son bien, en voulant le faire trop promptement, va contre ses intérêts, de même que ce-

118 *Essais de Politique*,

lui qui y apporte trop de délai ;  
car l'on s'incommode autant  
en se hâtant trop de vendre ,  
qu'à emprunter de l'argent à  
gros intérêt. D'ailleurs si la  
plûpart du tems nous voyons  
qu'un grand dépensier revient  
toujours à son premier train ,  
que lui sert - il d'être si  
prompt à vouloir débrouiller  
& raccommoder ses affaires ?  
Au lieu que ceux qui se débar-  
raffent peu à peu & comme par  
degrés , prennent l'habitude de  
se regler & d'épargner ; & par  
ce moyen ils remédient à leurs  
biens & à leurs désordres en  
même tems. Celui qui a un vrai  
désir d'apporter reméde au dé-  
labrement de ses affaires , ne  
doit pas négliger les moindres  
bagatelles. Il y a moins de bas-  
fesse , la plûpart du tems , à re-  
trancher les petites dépenses ,  
qu'à s'abaïfer à de petits gains.

A l'égard de la dépense journalière , il faut la régler de façon qu'on puisse toujours la soutenir sur le même pied qu'on a commencé. Il est vrai que dans certaines occasions , qui n'arrivent que rarement , on peut être plus magnifique qu'à l'ordinaire.



DES GRACES,  
ET DE CEUX  
QUI Y PRETENDENT.

**O**N entreprend beaucoup d'affaires ; on forme beaucoup de projets ; & les brigues des particuliers nuisent au bien public. On entreprend aussi plusieurs affaires bonnes en elles-mêmes , avec de mauvaises intentions : j'entens non seulement des intentions corrompues , mais aussi où il entre beaucoup de mauvaise foi , c'est-à-dire , qu'on les entreprend sans avoir la moindre intention de les finir.

On trouve souvent des gens qui se chargent de vos demandes ,

des, qui vous promettent de vous servir avec ardeur, sans se soucier d'effectuer jamais leur promesse. Cependant s'ils s'aperçoivent que l'affaire soit en train de réussir par un autre canal, ils voudront avoir part au succès, & chercheront avec soin quelque détour pour s'en faire honneur, & pour en tirer quelque récompense; ou enfin pendant que l'affaire est pendante, ils feront leurs efforts pour tirer profit des espérances.

Il y a aussi des personnes qui se chargent des prétentions des particuliers, dans la seule vûe de porter quelque empêchement aux affaires des autres, & pour s'instruire en passant de quelque chose dont ils ne pourroient pas sans cela être informés, mais au fond sans nulle inquiétude de ce que deviendra

L

122 *Essais de Politique*,  
l'affaire dans laquelle ils ont  
uniquement songé à leur inté-  
rêt particulier.

Il y en a encore d'autres qui  
agissent de si mauvaise foi ,  
qu'ils se chargeront de vos af-  
faires avec un propos délibéré  
de les faire échouer , pour ren-  
dre un bon office à votre com-  
pétiteur qu'ils protégent.

Il est certain que dans les  
choses que plusieurs personnes  
demandent en même tems ,  
l'égalité ne peut être si parfaite  
entr'eux que la balance ne  
panche de quelque côté. Si c'est  
une demande de justice , il y  
aura d'une part plus d'équité ou  
même plus de mérite. Si c'est  
une demande de grace , lorsque  
l'inclination porte quelqu'un à  
favoriser le parti le moins équi-  
table , qu'il se serve plutôt de  
son crédit pour accommoder  
que pour emporter l'affaire ; &

Si quelqu'un en matière de grâce panche pour celui qui la mérite moins, qu'il s'abstienne surtout de médire du plus digne, & de le calomnier.

Lorsque vous n'êtes pas bien au fait de certaines demandes, rapportez-vous-en au jugement de quelque ami intelligent & fidèle, qui vous instruise de ce que vous pouvez faire avec honneur ; mais il faut bien de la prudence & de la circonspection pour le choix d'un tel ami : autrement vous courez risque qu'on vous en impose sur tout, & d'être méné par le nés.

Aujourd'hui ceux qui sollicitent des grâces, sont si sujets à essuier de fâcheux retards & des renvois perpétuels, que la vérité simple & sans déguisement, soit en réfusant d'abord de faire la chose, ou en disant naturellement l'état dans

Lij

lequel elle se trouve , ou en n'exigeant de reconnoissance que celle qui est due ; que cette franchise , dis-je , est devenue non seulement louïable , mais encore agréable aux parties. Si prévenir les autres dans la demande d'une grace , & donner des éclaircissemens sur la chose demandée , ne sont pas des raisons qui seules suffisent pour l'emporter sur les autres compétiteurs , du moins est-il juste que la diligence de celui qui a demandé le premier soit complée pour quelque chose , & surtout de ne pas se servir à son préjudice des avis qu'il a donnés.

C'est une simplicité d'ignorer le prix de ce que l'on demande ; & c'est l'effet d'une mauvaise conscience , de ne pas faire fond principalement sur la justice de sa demande.

Il est très-important de ne pas laisser pénétrer les demandes que l'on veut faire ; car quoique l'on puisse rebuter plusieurs des prétendants , en découvrant ses justes espérances , il est certain néanmoins que cela en excite d'autres , & les anime aux mêmes prétentions ; sur-tout si l'occasion l'emporte dans les graces que l'on demande: je dis l'occasion, non seulement à l'égard de ceux qui sont en droit de refuser ou d'accorder les graces , mais encore à l'égard de ceux qui pourroient entrer en concurrence, ou vous être contraires.

Dans le choix que vous ferez d'une personne que vous voudrez charger du soin de vos affaires , regardez plutôt à la convenance , qu'au rang qu'elle tient ; & choisissez plutôt celui qui se mêle de peu d'affaires ,

126 *Essais de Politique*,  
que celui qui les embrasse  
toutes.

Quelquefois le fruit d'un ré-  
fus est aussi avantageux que la  
grace qu'on demandoit, pour-  
vû qu'on ne laisse pas apperce-  
voir qu'on a le courage abattu,  
& qu'on est dépité, *iniquum pe-  
tas ut aequum feras*. Cette maxi-  
me n'est pas mauvaise pour ceux  
qui ont de la faveur; autrement  
il vaudroit beaucoup mieux  
parvenir par dégrés à ce que  
nous demandons, & obtenir  
toujours quelque chose en at-  
tendant: car celui qui dans le  
commencement n'a pas paru  
faire cas de l'affection de celui  
qui le sollicitoit, aura de la  
peine à se résoudre dans la sui-  
te à perdre l'affection du sup-  
pliant, & les graces qu'il lui  
a déjà accordées.

Il semble qu'il soit établi  
qu'on accorde les lettres de re-

commandation sans beaucoup de considération : cependant si elles sont prodiguées pour des choses injustes & peu convenables, la réputation de celui qui les écrit en souffre.

L'espèce d'hommes la plus, dangereuse dans une République, sont en général tous ceux qui fardent & qui ajustent les prétentions d'un chacun, & qui leur donnent un air de justice & d'équité. C'est une vraie peste dans un Etat, & la corruption totale des affaires.





## DES PERES, ET DES ENFANS.

**L**A joie des peres est intérieure, & reste cachée de même que leurs craintes & leurs afflictions. Ils ne peuvent exprimer leurs plaisirs, & ne veulent pas découvrir leurs chagrins. Il est sûr que d'un côté les enfans adoucissent les travaux, & de l'autre rendent les malheurs bien plus cuisans ; ils multiplient les soins & les inquiétudes ; mais en récompense ils adoucissent le souvenir de la mort. La génération est commune aux bêtes ; mais la réputation qui reste de soi, le mérite, & les belles actions, sont un tribut particulier à

l'hon  
que  
bles,  
tions  
qui  
Ils se  
leurs  
de le  
ve p  
qui  
vaill  
leur  
L  
& fa  
sont  
gens  
regat  
me e  
leur  
les h  
acti  
com  
me  
res.

l'homme. On peut remarquer que les ouvrages les plus nobles, & les plus grandes fondations ont été faites par ceux qui n'avoient point d'enfans. Ils semblent avoir emploie tous leurs soins à exprimer l'image de leur pensée, & rien ne prouve plus clairement que ceux qui n'ont point d'enfans travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité.

Les hommes qui ont illustré & fait connoître leurs familles, sont ordinairement très-indulgens envers leurs enfans ; ils les regardent non seulement comme ceux qui doivent perpétuer leur race, mais encore comme les héritiers de leurs glorieuses actions : ils les considèrent comme leurs enfans, & en même tems comme leurs créatures.

Les peres qui ont plusieurs

130 *Essais de Politique,*

enfans n'ont pas pour tous une  
égale tendresse : souvent ils  
sont injustes , & les meres sur-  
tout tombent communément  
dans ce défaut ; ce qui a fait di-  
re à Salomon , *filius sapiens leti-  
ficat patrem , filius verò stultus  
mæstitiæ est matri suæ.* On re-  
marque presque toujours dans  
une nombreuse famille , qu'on  
fait grand cas d'un des aînés ,  
& qu'il y en a un autre parmi  
les plus jeunes qui fait les déli-  
ces du pere & de la mere : ceux  
qui sont dans le milieu sont  
presque oubliés , quoiqu'ordi-  
nairement ils se tournent plus  
au bien que les autres.

L'avarice des peres envers  
leurs enfans est très-condam-  
nable ; elle abat le courage des  
jeunes gens , les porte à trom-  
per , les engage à fréquenter  
les mauvaises compagnies ; &  
quand ils sont une fois maîtres

de leurs biens , ils en ont plus de penchant pour le luxe , & il arrive pour l'ordinaire qu'ils se contentent en peu de tems. Le meilleur parti pour les peres est d'user de libéralité à l'égard de leurs enfans , en conservant toujours pour eux leur autorité naturelle.

C'est une coutume ordinaire & fort mauvaise des peres , des precepteurs , & des domestiques , de faire naître & d'entretenir entre les freres dans leur enfance une certaine émulation qui produit souvent des discordes , lorsqu'ils sont dans un âge avancé , & qui cause des divisions dans les familles.

Les Italiens ne mettent pas grande différence entre les fils , les neveux , & les proches parents ; pourvû qu'ils soient de la même famille , ils ne s'embarassent guères qu'ils descendent

132 *Essais de Politique*,

de la ligne directe ou collaterale : à dire vrai, c'est toujou  
même sang. Nous voions mêm  
très-souvent que le neveu re  
semble plus à un de ses oncle  
ou à un proche parent , qu  
son propre pere , comme si  
sang se perpétuoit par un cer  
tain hazard sans suite.

C'est dans l'âge le plus ten  
dre des enfans , que les paren  
doivent songer à quel état il  
veulent les destiner, parce qu'à  
lors ils sont plus souples & plu  
dociles. Ils ne doivent pas tro  
regarder à l'inclination des en  
fans dans le choix qu'ils feront  
pour eux , ni penser qu'ils réu  
riront mieux du côté où ils pa  
roissent s'incliner. Il est vrai ce  
pendant que si les enfans ont un  
désir ardent & une grande fac  
ilité pour de certaines études ,  
ne convient pas de s'opposer  
la nature , ni au penchant qu'

ter  
s y porte ; mais pour l'ordinai-  
rs le meilleur précepte à suivre ,  
nème est , *optimum elige , suave & fa-*  
re *le illud faciet consuetudo.*

La plûpart du tems les cadets  
ont les enfans de la fortune ;  
mais ils réussissent très - rare-  
ment , ou pour mieux dire , ils  
réussissent jamais , lorsqu'on  
pour l'amour d'eux deshérité  
leurs aînés .



usur  
mar  
parc  
dans  
com  
chof  
gent  
moi  
rée à  
des  
peri  
néco  
tr'e  
réci  
trop  
rétr  
nes  
des  
inv  
tile  
gen

## DE L'USURE.

**O**N a imaginé plusieurs sortes d'invectives contre les usuriers. On dit qu'il est bien triste que le diable vole la part de Dieu, sçavoir, la dîme ; que les usuriers sont les plus grands profanateurs du jour du sabbat, puisque leur travail n'a point de relâche le jour même du dimanche : que l'usurier est semblable à la Guêpe dont parle Virgile : *Ignavum fucus pecus à præsepibus arcent.* Que les usuriers se soustraient à la première loi que Dieu donna à l'homme après sa chute, qui fut : *In sudore vultus tui comedes panem tuum, & non pas in sudore vultus alieni* ; que les

No  
appr  
Prête  
Loix  
cou

usuriers devroient porter des marques de même que les Juifs, parce qu'ils leur ressemblent dans la maniere de faire leur commerce : enfin que c'est une chose contre nature , que l'argent produise l'argent. Et pour moi je dis que l'usure est tolérée à cause de la dureté du cœur des hommes ; & qu'il faut la permettre , puisque c'est une nécessité que les hommes entr'eux prêtent & empruntent réciprocquement , & qu'ils sont trop intéressés pour prêter sans rétribution. Plusieurs personnes ont imaginé des Banques , des Changes publics , & autres inventions de cette espéce, subtiles & peu solides ; mais peu de gens ont raifonné fonciére-

NOTA. Par l'usure que l'Auteur semble ici approuver , il n'entend que l'interêt que le Prêteur tire de son argent, conformément aux Loix & aux usages qui sont autorisés par le Gouvernement.

ment & utilement sur l'usure. Il seroit très-utile de nous mettre devant les yeux ses abus & ses avantages , pour en connoître le bon & le mauvais ; & en faire la distinction ; & surtout prendre bien garde qu'en permettant l'usure pour le moins mauvais , nous ne nous abusions & ne tombions dans le pire.

Les inconveniens de l'usure sont ceux-ci : premièrement, elle diminue le nombre des marchands ; car si l'on abolissoit ce lâche commerce de l'usure , l'argent ne croupiroit pas dans l'oisiveté , & la plus grande partie seroit emploiee en marchandises , qui sont dans chaque état , comme la *veine porte* , pour introduire l'opulence. Secondement l'usure rend les marchands pauvres. Comme un fermier ne peut pas si bien culti-

cultiver sa terre , s'il est obligé de paier une trop grosse rente , de même le marchand ne peut pas faire son négoce avec commodité & profit , s'il est obligé de se servir d'un argent qu'il a emprunté à gros intérêt . Le troisième inconvenient est comme attaché aux deux premiers ; sçavoir , la diminution des Douanes publiques , qui ont leur flux & reflux suivant le commerce . Le quatrième , qu'elle rassemble l'argent d'un Royaume & d'une République dans les mains d'un petit nombre de personnes ; car le gain de l'usurier étant certain , & celui des autres très-casuel , il arrive certainement à la fin ce qui arrive au jeu , où la plus grande partie de l'argent reste à celui qui fournit les cartes ; & il est indubitable qu'un Etat fleurit , lorsque l'argent est dispersé

M

dans le public , & qu'il n'est point réservé. Le cinquième, qu'elle abaisse le prix des terres, & des immeubles ; car pour l'ordinaire , l'emploi de l'argent est tout en marchandises , ou en terres , & l'usure semble s'opposer à tous les deux. Sixièmement , qu'elle détourne du travail , qu'elle empêche l'industrie , & les nouvelles inventions : l'argent se remueroit pour toutes ces choses , s'il n'étoit retenu par cet engourdissement. Enfin pour tout dire , l'usure est un ver , une teigne qui suce le plus pur du sang d'une infinité de personnes , & qui produit dans la suite du tems une misére générale.

Voici d'un autre côté les avantages de l'usure. Premièrement , supposé qu'elle nuise au commerce de quelques - uns , elle est fort utile à d'autres.

Car il est très-certain que la plus grande partie du commerce se fait par les jeunes marchands qui empruntent à intérêt ; de façon que si l'usurier veut retirer, ou ne pas prêter son argent, il s'ensuivra nécessairement la suspension & la ruine totale du commerce. En second lieu, si l'argent qu'on emprunte à intérêt manquoit aux hommes dans leurs pressans besoins, ils seroient bientôt réduits aux dernières extrémités, puisqu'ils seroient forcés de vendre à fort vil prix leurs biens, soit meubles ou immeubles. Ainsi au lieu que l'usure ne fait que les miner peu à peu, les promts remboursemens les renverseroient tout d'un coup ; les hipothéques, ou ce qu'on appelle obligations mortes, ne remédieroient pas à ce mal : car, ou

ceux qui prêtent à hypothéque veulent qu'on leur paie des intérêts , ou bien , s'ils ne sont pas remboursés au jour prefix , ils en agissent à toute rigueur , & ne cherchent qu'à se faire adjudiquer la confiscation. Je me souviens sur ce sujet d'un certain campagnard très-riche & très-avare , qui avoit coutume de dire ; *in malam crucem abeat ista fæneratio , impedimento est quod minus pignorum & obligatio- num pœnas exigere possimus.* Voici le troisième & le dernier inconvenient. C'est un conte que de s'imaginer qu'on puisse établir les choses de manière qu'on prête de l'argent sans intérêt. Il est donc impossible de concevoir tous les inconveniens qui en résulteroient , si on vouloit détruire l'usage établi de retirer un intérêt de l'argent que l'on prête ; c'est pour cela

qu'il y auroit de la folie à vouloir entièrement abolir l'usure. Toutes les Républiques l'ont tolerée, mais en la fixant; & puisque l'entiére abolition de l'usure est impraticable, parlons maintenant des modifications & de la regle qu'on y peut mettre, par quels moyens on peut en éviter les inconveniens, & en conserver les avantages. Il me paroît qu'en peignant les uns & les autres, & les confrontant entre eux, ce que nous avons déjà fait, nous trouverons des chofes qui se peuvent concilier. La premiere est de limer les dents de l'usurier, de peur qu'il ne morde trop fort. La seconde est d'ouvrir une route à ceux qui ont de l'argent qui les invite à prêter aux marchands, afin que le commerce ne tombe ni ne languisse; & ceci ne fçauroit s'exé-

éuter , à moins que vous ne mettiez deux taux différens à l'usure , l'un plus bas , & l'autre plus haut ; car si vous les réduisez généralement au plus petit , vous soulagerez un peu , je l'avoue , celui qui emprunte ; mais un marchand ne trouvera pas de l'argent avec facilité : & il faut encore remarquer que comme le métier des commerçans est le plus lucratif de tous , il peut par conséquent soutenir des emprunts à un denier plus haut ; au lieu que les autres ne le peuvent pas. Voici ce qu'il faut faire pour ajuster ces deux points : qu'il y ait deux taxes pour l'usure ; l'une libre & générale pour tout le monde , l'autre seulement permise à certaines personnes & en certains lieux de la République où le négoce fleurit. Premièrement donc , si vous voulez

m'en croire, que tout intérêt général se réduise à cinq pour cent par an; & que cette taxe soit publiée par édit & déclarée libre à tout le monde; & que le Prince ou la République rénounce à toute amende envers ceux qui retireront seulement ce bénéfice. Par-là les emprunts auront un libre cours, & ce sera un grand soulagement pour une infinité de personnes qui habitent la campagne: le prix des terres en sera aussi fort augmenté, puisqu'en Angleterre leur valeur annuelle va à six pour cent, & qu'elle excedera par conséquent la taxe de l'usure qui ne monte qu'à cinq. Par ce moyen encore, l'industrie sera excitée; & ceux qui s'attacheront au négoce, pourront facilement en tirer un profit plus considérable que celui que nous venons de fixer à l'usure.

Secondement , qu'on donne permission à certaines personnes de prêter de l'argent à des marchands connus , & non à quelqu'autre personne que ce puisse être , mais que cela se fasse à cette condition ; que l'usure , même celle dont nous parlons actuellement , sera un peu plus modérée que celles qu'ils payoient auparavant. De cette manière , marchands & autres y trouveront du soulagement ; mais que cet établissement ne se fasse pas par une Banque , ni par aucun autre fonds public ; que chacun au contraire soit le maître de son argent , non que je desaprouve entièrement les Banques , mais parce qu'on y prendroit difficilement de la confiance. Que le Prince ou la République exige quelque rétribution pour les permissions qu'on accordera ,

cordera, & que le surplus du bénéfice aille à celui qui prête; si on se contente de ne diminuer qu'un peu le profit de l'usurier, il ne sera pas détourné de continuer son métier; car celui qui par son exemple avoit accoutumé de prendre neuf ou dix pour cent par an, se contentera de huit plutôt que d'abandonner l'usure, ou autrement il hazardera le certain pour l'incertain. Que le nombre de ceux à qui on accordera la permission d'emprunter, ne soit pas limité; mais qu'on ne l'accorde que dans les villes où le commerce fleurit: car de cette maniere ils n'auront pas la commodité, sous prétexte de permissions, de prêter l'argent d'autrui au lieu du leur; & la taxe de huit ou neuf par permission, n'empêchera pas la taxe courante de cinq pour cent,

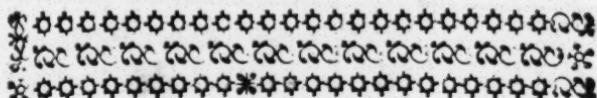
N

146 *Essais de Politique,*

parce qu'on n'aime pas à en-  
voier son argent bien loin de  
soi, ni à le mettre en des mains  
inconnues.

Si quelqu'un trouve que ceci  
autorise en quelque maniere  
l'usure, qui n'étoit auparavant  
permise qu'en certains en-  
droits, je répons, qu'il vaut  
beaucoup mieux permettre une  
usure ouverte & déclarée, que  
de souffrir par connivence tous  
les ravages qu'elle fait.





## DU DEVOIR DES JUGES.

LES Juges doivent se res-  
souvenir que leur devoir  
est *jus dicere*, & non *pas jus dare*;  
c'est-à-dire, d'interpréter la loi,  
& non pas de la faire. Il faut  
qu'un Juge soit plutôt sc̄avant  
que subtil, plus vénérable que  
populaire, plus grave que pré-  
somptueux ; mais sur toutes  
choses il doit être intégrer, c'est  
la vertu qui lui convient. *Male-  
dictus sit*, dit la loi, *qui termi-  
num terra mutat antiquum*. Mau-  
dit celui qui change les an-  
ciennes limites de la terre. Sans  
doute celui qui transporte la  
pierre qui marque les confins,  
est très-coupable ; mais un Ju-  
Nij

ge injuie, c'est celui principalement qui change les bornes, lorsqu'il prononce une sentence inique, sur une terre, ou sur la propriété d'un bien : un seul jugement mal rendu, cause plus de mal que plusieurs autres mauvais exemples ; ceux-ci corrompent les petits ruisseaux, mais l'autre empoisonne la source. Le devoir d'un Juge est relatif en partie aux plaideurs, en partie aux Avocats, & aux Ministres de Justice qui leur sont subordonnés, ou enfin au Prince & au Gouvernement.

Premièrement, pour ce qui regarde les causes & les parties, l'Ecriture dit, *sunt qui iudicium vertunt in absentum*. On peut dire en effet que l'injustice rend une sentence amère ; & on peut dire aussi qu'elle s'aigrit par les délais.

Un bon Juge s'attache prin-

cipalement à réprimer la violence & la fraude. Plus la première est manifeste , & plus l'autre est couverte & déguisée , plus elles sont pernicieuses. Ajoûtez aussi les procès contentieux que les Cours de justice devroient rejeter comme une viande empoisonnée. Il sied bien à un Juge d'applanir les chemins à une juste sentence. C'est ainsi que Dieu en use , *valles exaltando , colles deprimendo.* Ainsi quand le Juge s'aperçoit qu'une des deux parties est favorisée par quelque puissance , soit en persécutant l'autre avec opiniâtré , soit par des artifices , par des cabales , par la protection des personnes en place , ou par l'inégalité des Avocats ; pour lors la vertu du Juge doit se montrer en égalisant les choses inégales ; de maniere que le jugement puisse

150 *Essais de Politique*,  
rester ferme & inébranlable,  
comme sur un terrain plein &  
uni.

*Qui fortiter emungit, elicit sanguinem.* Le pressoir trop serré, rend le vin âpre & de mauvais goût. Le Juge ne doit donc pas se laisser aller à de dures interprétations des Loix, ni à tirer des conséquences trop recherchées, puisqu'il n'y a point de pire gêne que de violenter les Loix : sur-tout il doit prendre garde dans les Loix Penales, de ne pas interpréter avec plus de sévérité celles qui n'ont été faites que pour épouvanter, & de ne pas verser sur le peuple la pluie dont parle l'Ecriture : *Pluet super eos laqueos.* En effet si les Loix Penales sont suivies sans miséricorde, on peut les comparer à une pluie de cordes & de lacs qui tomberont sur les peuples ; c'est pour cela que

si ces loix ne sont plus en usage , ou qu'elles conviennent peu au tems présent , il est de la prudence des Judges d'en restreindre l'exécution. *Judicis officium est , ut res , ita tempora rerum , &c.* Il convient aux Judges dans les crimes de mort de se laisser flétrir à la miséricorde autant que les loix le peuvent permettre ; d'envisager l'exemple avec sévérité , & le criminel avec compassion : la patience & la gravité à écouter les plaidoiries , sont des parties essentielles à la justice. Le Juge qui se plaît à interrompre , n'est pas *cymbalum benè sonans*. Un Juge est blâmable de prévenir par trop de vivacité ce que l'Avocat doit dire , & dont il aurait été mieux instruit en se donnant la patience d'écouter : il ne doit point aussi interrompre trop-tôt les preuves ou les

152 *Essais de Politique*,

conclusions des Avocats , ni prévenir les informations par des questions , quand même elles seroient nécessaires au sujet.

Les obligations d'un Juge à l'audience , se réduisent à quatre : A regler la suite des preuves ; à modérer la longueur des plaidoiries , ou ce qui n'a aucun rapport à l'affaire en question ; à rassembler , trier , & récapituler les points principaux qu'on a avancés , & enfin à prononcer la sentence. Tout ce qu'on fait au-delà est de trop , & est produit par la vanité , par le désir de parler , par l'impatience d'écouter , & vient d'une foibleesse de mémoire ; ou enfin de n'avoir pas prêté une attention égale & tranquille.

C'est une chose étonnante que de voir la plupart du tems jusqu' où va l'audace des Avocats à

l'égard des Juges, qui doivent, à l'exemple de Dieu, au tribunal duquel ils sont assis, abattre les orgueilleux & éléver les humbles ; mais il est encore bien plus étonnant de voir des Juges favoriser certains Avocats ouvertement & sans garder aucune mesure ; ce qui contribue à rencherir leur travail & augmenter les épices, & qui donne en même tems des soupçons de corruption, & qui persuade qu'ils ont accès chez les Juges. Lorsqu'une cause a été bien plaidée & dans l'ordre requis, le Juge doit donner des louanges à l'Avocat, sur-tout s'il a perdu la cause ; c'est un moyen de soutenir son crédit auprès de ses cliens, & en même tems lui faire perdre l'opinion qu'il avoit de l'affaire. Il faut aussi pour le bien public faire une légère réprimande aux Avo-

cats, lorsqu'ils donnent des conseils trop rusés, quand on apperçoit de la négligence ou de la nonchalance de leur part, quand les informations sont trop légères, ou enfin lorsqu'ils montrent une importunité indiscreté ou de l'imprudence à défendre leur cause.

Un Avocat doit avoir attention à ne pas importuner les Juges, à ne pas faire trop de bruit; & il ne lui est point permis d'user de finesse pour remettre encore sur le tapis une affaire déjà jugée. D'un autre côté le Juge ne doit point interrompre son plaidoyer, pour ne pas donner occasion à la partie de se plaindre que son Avocat, ni ses preuves n'ont pas été entierement ouïes. Troisièmement, pour ce qui regarde les Greffiers, les Notaires & autres bas Officiers, le tribunal de la Justice est com-

me un lieu sacré, dont non seulement le tribunal, mais encore les bancs & l'enceinte doivent être exemts de scandale & de corruption ; car , comme dit l'Ecriture , *non colligentur uvæ ex spinis.* De même la justice ne sçauroit produire de bons fruits parmi les ronces & les buissons , c'est - à - dire , parmi tous ces gens de plume trop avides du gain.

Il y a dans le Barreau quatre espèces d'hommes pernicieux.

Ceux qui en semant des procès , engraissent les Cours , & maigrissent les peuples.

Ceux qui engagent les Cours dans des conflits de jurisdiction , & qui ne sont point ( quoiqu'ils le paroissent ) amis de la Cour ; mais ils en sont comme les Parasites , ils font naître & entretiennent chez elle l'orgueil par leurs discours

156 *Essais de Politique*,  
flatteurs & seduisans plus, qu'il  
ne conviendroit à ses propres  
intérêts.

Ceux qu'on peut regarder  
comme la main gauche des  
Cours, qui par des subterfuges  
& des échapatoires font pren-  
dre de mauvais biais aux procé-  
dures, & entraînent la Justice  
vers des routes écartées & dans  
des labyrinthes.

Enfin les voleurs ou exac-  
teurs impitoiables qui rendent  
juste la comparaison qu'on fait  
des Cours aux buissons, sous  
lesquels les brebis se retirent  
pendant l'orage, & qui y lais-  
sent ordinairement une partie  
de leur toison. Au contraire,  
un Greffier ancien & honnête  
homme, expert dans les actes  
qu'on a déjà passés, circonspect  
dans ceux qu'on couche de  
nouveau, & entendu pour les  
intérêts de la Cour, est un ex-

cellent guide pour elle , & montre souvent aux Juges mêmes la route qu'ils doivent tenir.

Quatrièmement , pour ce qui regarde le prince ou l'Etat , les Juges doivent avant tout se rappeller la conclusion des douze tables Romaines , *salus populi , suprema Lex* ; & établir pour règle certaine , que si les Loix ne tendent pas à ce but , on doit les regarder comme captieuses , & comme de faux oracles. C'est pour cela que tout est en ordre & bien conduit , lorsque le prince délibère souvent avec les Juges , & que les Juges aussi consultent souvent l'Etat & le Souverain. Le Prince , lorsqu'il se rencontre une question de droit dans les délibérations politiques ; & les Juges , lorsqu'il se présente des raisons d'Etat dans des matières de droit. Car

il arrive souvent qu'une affaire portée en Justice, qui ne roule que sur *le mien ou le tien*, a cependant des conséquences qui peuvent intéresser l'Etat; & j'entends par raison d'Etat, non seulement ce qui attaque les droits Roiaux, mais encore ce qui peut causer quelque nouveauté, ou quelque exemple dangereux; ou enfin ce qui peut vraisemblablement être à charge à la plus grande partie du peuple. Que personne n'ait l'esprit assez faux ni assez simple, pour s'imaginer que les loix justes ne peuvent pas sympathiser avec la saine politique; car ces deux choses sont comme les esprits vitaux & les nerfs qui se meuvent les uns dans les autres. Le Juges doivent aussi se ressouvenir que le trône de Salomon étoit soutenu par des lions. Qu'ils soient donc des

lions , mais des lions pour le trône ; qu'ils veillent , pour qu'on n'attaque & qu'on ne préjudicie en rien aux droits Roiaux. Enfin que les Juges ne soient pas assez peu instruits de leurs droits & de leurs prérogatives, pour ignorer que ce point capital leur reste , qui est l'autorité de faire un sage & prudent usage , & une application raisonnante des loix. En effet ils peuvent se rappeller dans l'esprit , ce discours de l'Apôtre de la Loi , qui surpasse les Loix humaines. *Nos scimus quia Lex bona est , modò qui eâ utatur legitime.*



Édition de laquelle le public a été autorisé par l'Académie des sciences.

DE LA  
VICISSITUDE  
DES CHOSES.

**S**Alomon dit : *Nihil novum super terram.* Ce qui se rapporte à l'idée de Platon , qui pensoit , *omnem scientiam nihil aliud esse , quam reminiscientiam* ; & à ce que Salomon décide aussi dans un autre endroit : *Omnem novitatem nihil aliud esse , quam oblivionem.* De tout cela on peut conclure que le fleuve Lethé coule sur la terre , aussi bien que dans les enfers.

Il est certain que la matière est dans un mouvement perpétuel , & qu'elle ne s'arrête jamais ; mais les déluges & les tremblemens de terre , sont les grands voiles de la mort qui enfevelissent

sevelissent tout dans l'oubli. A l'égard des incendies & des grandes sécheresses, elles n'absorbent ni ne détruisent pas un peuple de fond en comble. La fable de Phaëton nous représente la brièveté d'un embrasement, qui n'a duré que l'espace d'un jour; & la sécheresse de trois années du tems d'Elie, fut particulière, & elle n'emporta pas tout le monde. A l'égard des embrasemens qui arrivent assez communément dans les Indes Orientales par des éclats de foudre, ils n'embrasent pas une vaste étendue du pays. Je passe aussi sous silence les ravages de la peste, parce qu'elle ne ravit pas tout; mais pour les deux grandes calamités, des déluges, & des tremblemens de terre, il faut remarquer que ceux qui en échappent, sont ordinairement des gens gros-

O

fiers qui ont vécu dans les montagnes , & qui sont incapables de donner une tradition des tems : de manière que toutes choses restent ensevelies , dans l'oubli , comme si aucun homme n'avoit survécu.

Si quelqu'un veut considérer avec attention la conduite des Indiens de l'Amerique , il trouvera de la probabilité à les regarder comme un peuple plus neuf & plus jeune que celui de l'ancien monde ; mais il n'est pas vraisemblable que leur destruction soit anciennement venue d'un tremblement de terre , comme un prêtre Egyptien le contoit à Solon , à l'égard de l'isle Atlantique qu'il disoit avoir été engloutie par un de ces tremblemens ; mais bien plutôt que c'est un déluge particulier qui avoit détruit le nouveau monde. Car en effet

les tremblemens de terre y sont peu fréquens ; mais en revanche il y a de si vastes fleuves & si profonds , que ceux de l'Asie , de l'Afrique , & de l'Europe ne sont que des petits ruisseaux en comparaison. Leurs montagnes sont aussi plus hautes que les nôtres : d'où l'on peut conjecturer que les restes de leurs races se sont conservés dans ces montagnes , pendant & après leur déluge particulier. Mais quant à l'observation de Machiavel , qui prétend que la jalouſie & l'émulation des ſectes contribuent beaucoup à abolir la mémoire des choses , & qui voudroit noircir la réputation de Grégoire le Grand pour avoir travaillé de toutes ſes forces à détruire les Antiquités Payennes , je ne trouve pas qu'un pareil zéle puiſſe produire un ſi grand

Q ij

effet , ni être de durée , comme l'on peut le remarquer dans Fabianus , successeur de Grégoire , qui fit , pour ainsi dire , ressusciter les mêmes Antiquités ensevelies par son prédécesseur.

Les vicissitudes ou les mutations dans les globes célestes , n'est pas une matière à traiter ici bien au long. Si le monde n'avoit pas été destiné de tout tems à finir , peut-être que la grande année de Platon auroit produit quelque effet , non pas en renouvellant les corps des individus , car c'est une folie , & même une vanité à ceux qui pensent que les corps célestes ont de grandes influences sur chacun de nous en particulier , mais en renouvellant le total & la masse des choses. Les comètes influent sans doute un peu sur cette masse entière ; mais

les hommes sont à présent trop négligens & trop peu curieux pour faire des observations là-dessus ; ils regardent plutôt avec étonnement leurs cours , qu'ils n'en observent avec sagesse les effets ; sur-tout ceux qui pourroient se comparer entr'eux : par exemple , une comète d'une telle grandeur , d'une telle couleur & clarté , d'un tel circuit de rayons , dans une telle assiette par rapport à la région du ciel , dans quel tems de l'année elle a paru , de sa route , ou de son cours , de sa durée , & enfin quels effets elle a produit.

Ce que j'ai ouï dire anciennement , ne me paroît pas une chose d'un grand poids : je ne voudrois pas cependant qu'on la méprisât entièrement. On disoit qu'on avoit remarqué dans le Pays-Bas que tous les

166 *Essais de Politique*,

trente-cinq ans, on y voioit renouveler la même température, les mêmes suites & révolutions des saisons, comme des grandes gélées, des grandes inondations, des grandes sécheresses, des hyvers plus doux, des étés plus froids, &c. Ils appellent cette petite révolution d'années, *la prime*. Au reste je rapporte ceci, parce qu'en me rappellant le passé, j'y ai trouvé un rapport, non pas tout-à-fait exact, mais fort peu différent.

Mais laissons ces observations de la nature, pour venir à ce qui regarde les hommes. La plus grande vicissitude qu'on remarque parmi eux, est celle des religions & des sectes; car ces phénomènes dominent principalement sur l'esprit des hommes. La vraie religion est bâtie sur la pierre soli-

de , les autres sur un sablon mouvant en butte aux flots du tems. Touchons donc un mot des causes des nouvelles sectes , & donnons là-dessus quelques avis , autant que la foiblesse & l'esprit humain peut espérer d'en arrêter le cours , ou de trouver des remédes à de si grandes révolutions.

Quand la religion reçue est déchirée par des factions & des discordes , quand la sainteté de ceux qui la professent ne s'attire plus le même respect , ou qu'elle est exposée au scandale , & lorsqu'enfin en même tems on voit regner la grossièreté , l'ignorance , & la barbarie , c'est pour lors qu'on doit craindre la naissance de quelque nouvelle secte ; sur - tout s'il se présente dans le même tems quelque esprit fougueux , qui ne respire que des parado-

xes, ou des sentimens contraires à l'opinion commune. Toutes ces choses se rencontrerent, quand Mahomet publia sa loi. Mais ne craignez point une nouvelle secte ( quoiqu'elle paroisse s'augmenter ) ; elle ne s'étendra pas beaucoup, si elle n'a pas les deux supports que je vais dire. Le premier, est d'attaquer la souveraineté, ou l'autorité établie, car rien n'est plus propre à séduire le peuple, que de demander des changemens & des nouveautés dans le Gouvernement. L'autre, est d'ouvrir la porte aux plaisirs & à la volupté. Les hérésies spéculatives, telle que fut autrefois celle des Ariens, & aujourd'hui celle des Arminiens, quoiqu'elles puissent prendre beaucoup de crédit sur l'esprit des hommes, ne sauroient cependant causer de grandes altérations

térations dans les Etats , si ce n'est à la faveur de quelque émeute publique.

Il y a trois moyens pour introduire de nouvelles sectes , par de prétendus miracles , par une éloquence sublime , & par le'fer ; & je pense de même d'une vie singulière & sainte en apparence. Certainement le moyen le plus propre pour arrêter dans leur naissance les schismes & les nouvelles sectes en la réformation des abus , & la pacification des plus petits différends , est de proceder dans les commencemens avec douceur , & de s'abstenir des persécuti-  
tions sanguinaires ; & enfin de faire des efforts pour attirer & ramener les chefs , en leur accordant des dignités & des graces , plutôt que de les irriter par la violence & la cruauté .

Les changemens qui arrî,

P

vent dans la guerre , ne sont pas en petit nombre ; ils roulement principalement sur trois points : sur le théâtre , ou le lieu où la guerre se fait ; sur la qualité des armes , & sur la discipline militaire. Les guerres anciennement paroissoient venir principalement de l'Orient à l'Occident. Les Perses , les Assyriens , les Arabes , les Scythes , qui tous firent des invasions , étoient Orientaux. Il est vrai que les Gaulois habitoient une partie de l'Occident ; mais nous lisons aussi que de deux irruptions qu'ils firent , une fut dans la Gréce Gauloise , & l'autre contre les Romains. Il est certain que l'Orient & l'Occident n'ont aucun point fixe dans le ciel. Il est vrai aussi qu'on ne sçauroit faire aucune observation bien certaine dans le mouvement

des guerres d'Orient & d'Occident ; mais le Midi & le Nord sont fixes de leur nature & de tout tems. Il est rare de voir que ceux qui habitent bien avant vers le Midi , aient envahi les Septentrionaux ; mais le contraire s'est vu bien des fois : ce qui démontre clairement que les contrées du Nord sont de leur nature plus belliqueuses , soit que cela vienne de l'influence des astres qui les dominent , ou de l'étendue des terres qu'il y a du côté du Nord ; au lieu que les parties Australes , par ce que nous scavons , ne sont presque occupées que par les mers , ou que cela vienne enfin (ce qui est le plus apparent) des grands froids des pays Septentrionaux ; car cela seul endurcit les corps & allume les courages. On peut le remarquer dans les peuples Araucos ,

qui étant placés au fond des terres Australes , l'emportent en courage sur tous les Peroussiens.

Lorsqu'un grand Empire est sur sa décadence & qu'il manque de forces , on peut avec certitude conjecturer les guerres : car , tandis que les grands Etats sont dans leur vigueur , ils énervent & détruisent les forces naturelles des provinces qu'ils ont conquises , mettant toute leur confiance en leurs propres troupes ; mais aussi quand les troupes viennent à manquer , tout est perdu , & ils sont en proie à leurs ennemis. C'est ce qui arriva dans la décadence de l'Empire Romain , & dans l'Empire d'Occident après la mort de Charlemagne , lorsque chaque oiseau reprit ses plumes. Semblable chose pourroit bien arriver à la Mo-

narchie d'Espagne , si ses forces venoient à décheoir. D'un autre côté les grands accroissement des Puissances & les unions des Royaumes , suscitent aussi des guerres. En effet , lorsque la puissance d'un Etat s'augmente à certain point , on peut fort bien le comparer à un fleuve qui s'enfle , qui grossit , & qui ménace d'une prompte inondation , comme on a pu voir à l'égard des Romains , des Turcs , des Espagnols & autres.

On remarque une chose , que lorsqu'il y a dans le monde peu de nations Barbares , & qu'au contraire presque toutes sont policiées , les hommes y regardent à deux fois avant que de se marier , & ne veulent point avoir d'enfants , à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur subsistance & à

leur entretien. C'est à quoi regardent aujourd'hui presque toutes les nations, excepté les Tartares; & en ce cas, il n'y a pas à craindre des inondations ni des transplantations. Mais lorsqu'un peuple est très-nombreux, & qu'il multiplie beaucoup, sans s'embarrasser de la subsistance de ses descendants, il est absolument nécessaire qu'au bout d'un ou de deux siècles, il se débarrasse d'une partie de son monde, qu'il cherche des habitations nouvelles, & qu'il envahisse d'autres nations. C'est ce que les anciens peuples du Nord avoient accoutumé de faire, en tirant au sort entr'eux, pour décider quels resteroient chez eux, & quels iroient chercher fortune ailleurs. Lorsqu'une nation belliqueuse perd de son esprit guerrier, qu'elle s'adonne à

la mollesse & au luxe , elle peut être assurée de la guerre ; car de tels Etats pour l'ordinai-  
re , deviennent riches pendant  
qu'ils dégénèrent : & le désir  
du gain , joint au mépris qu'on  
a de ses forces , invite & ani-  
me les autres nations à les  
envahir.

A l'égard de la qualité des ar-  
mes , à peine peut-on en obser-  
ver les changemens ; cepen-  
dant elles essuient aussi leurs vi-  
cissitudes : car il est certain  
qu'on se servit du tems d'Ale-  
xandre dans la ville des Oc-  
cidraques d'une sorte d'artil-  
lerie , que les Macédoniens  
appellerent foudre , tonnerre ,  
ou art magique ; on ne peut pas  
douter non plus que chez les  
Chinois , la poudre à canon , &  
les canons n'y aient été connus  
depuis plus de deux mille ans.

Voici quelles sont les qualités

P iiiij

176 *Essais de Politique*,

des armes à tirer , & leurs chancemens en mieux. Premièrement , il faut qu'elles portent très-loin ; car cela augmente le danger de l'ennemi: ce que font justement les canons & les grands mousquets. Seconde-ment , que l'impétuosité donne plus de force au coup ; & à cet égard l'artillerie surpassé tous les beliers & toutes les an-ciennes machines de guerre. En troisième lieu , que la ma-nière de s'en servir soit sans em-barras ; ce qui est encore une des propriétés des plus gran-des pièces d'artillerie : & afin qu'elles puissent servir en tout tems , qu'elles soient faciles à porter , aisées à mouvoir.

A l'égard de la manière de faire la guerre , les hommes dans les premiers tems s'atta-choient principalement au nombre ; & se fiant en la va-

leur de leurs soldats , ils déci-  
doient leurs guerres par des ba-  
tailles rangées , en assignant le  
jour du combat. La plupart  
étoient fort ignorans dans la  
Tactique , ou l'art de ranger  
les troupes. Dans la suite on  
s'attacha plutôt à un nombre  
commode que trop étendu : on  
chercha les avantages du ter-  
rein , on fit des diversions , &  
on inventa beaucoup d'autres  
ruses : enfin on devint plus ha-  
bile dans l'ordre & l'arrange-  
ment.

Les armes fleurissent dans la  
naissance d'un Etat , les lettres  
dans sa maturité , & quelque  
tems après les deux ensemble ;  
les armes & les lettres , le com-  
merce , & les arts mécaniques  
dans sa décadence. Les lettres  
ont leur enfance & ensuite leur  
jeunesse , à laquelle succede l'â-  
ge mûr , plus solide , & plus exact ;

178 *Essais de Politique*,  
& enfin elles ont leur vieillesse ;  
elles perdent leur force & leur  
vigueur ; il ne leur reste que  
du babil. Mais il ne faut pas  
contempler si long-tems la vi-  
cissitude des choses , de peur  
de se donner des vertiges. A  
l'égard de la Philologie, ce n'est  
qu'un amas de contes , & de  
vaines narrations ; & par con-  
séquent on n'en doit faire ici  
aucune mention.





## DU CONSEIL.

LA plus grande marque de confiance qu'on puisse donner à un homme, c'est de le choisir pour son conseil; on peut remettre entre les mains d'un autre, sa personne, son bien, ses enfans, & même son honneur; mais nous remettons toutes ces choses ensemble à la discrétion de ceux que nous choisissons pour nous conseiller. Il est juste que de leur côté ils soient intégres, & qu'ils nous gardent une fidélité à toute épreuve.

Lorsqu'un Prince sage se forme un Conseil de personnes d'élite, il ne doit pas craindre que son autorité en soit affoi-

blie, ni sa capacité soupçonnée, puisque Dieu même a son Conseil; & que le nom le plus recommandable qu'il ait donné à son fils, est celui de Conseiller. Salomon nous dit sur ce sujet : *In consilio stabilitas.* Il est certain que les affaires doivent être agitées & débattues plus d'une fois dans un Conseil; sans quoi elles ne sont point fermes ni stables, & marchent, pour ainsi dire, d'un pas chancelant comme les personnes yvres.

L'expérience apprit au fils de Salomon quelle étoit la force du Conseil, de même que son pere en avoit senti la nécessité; car ce Royaume cheri de Dieu ne fut d'abord déchiré & ensuite ruiné que par un mauvais conseil, sur lequel il y a deux remarques à faire pour notre instruction, & qui nous

serviront à démêler & à connoître quels sont les mauvais Conseils. La première, est que ce Conseil fut formé de jeunes gens. La seconde, qu'il fut très-violent dans ses délibérations.

La sagesse des Anciens paroît dans une fable qui a été inventée, pour montrer que les Rois ne doivent point agir sans Conseil, & qui nous apprend en même tems la manière sage & politique dont ils doivent s'en servir. Ils disent que Jupiter épousa Métis, qui signifie Conseil; & par-là ils nous donnent premierement à entendre que la Souveraineté & le Conseil doivent être mariés ensemble. En second lieu, voici comme ils s'expriment: Quand Jupiter eût épousé Métis, elle devint grosse de lui; & ce dieu n'ayant pu attendre qu'elle accouchât, la dévora, après quoi il accou-

cha lui-même ; de façon que Pallas sortit de sa tête toute armée. Cette fable , quelque monstrueuse qu'elle paroisse , renferme un des secrets du Gouvernement , & nous apprend de quelle manière les Rois doivent se comporter avec leurs Conseils d'Etat. Premièrement ils doivent laisser débattre les affaires ; ce qui se rapporte à la premiere conception. En second lieu , lorsqu'elles auront été discutées & digérées , comme dans le sein du Conseil , & qu'elles seront en état d'être mises au jour , alors le prince ne doit pas permettre à son Conseil de passer outre , ni de rien résoudre de sa seule autorité : au contraire il faut qu'il ramene toute l'affaire à lui , & que le public soit persuadé que les ordonnances & les arrêts qu'on peut comparer

à Pallas armée, parce qu'ils sont prononcés avec prudence & autorité, émanent uniquement du chef; & il faut non-seulement pour l'honneur de la puissance qu'il a en main, mais aussi pour relever sa réputation, que le peuple soit persuadé que tout se fait de sa pure volonté, & par son propre jugement.

Voions maintenant les inconveniens d'un Conseil, & les remèdes qu'on peut y apporter. Les inconveniens qui se présentent sont au nombre de trois. Le premier, que les affaires en sont moins secrètes. Le second, que l'autorité du prince en paroît affoiblie, comme s'il ne se fentoit pas une capacité suffisante pour se conduire sans Conseil. Et enfin le troisième, est le danger des Conseils perfides qui tendent à l'avant-

184 *Essais de Politique*,  
tage de celui qui les donne,  
plus qu'à celui du maître qui  
les reçoit.

Pour éviter ces inconveniens, quelques Italiens & les François sous le règne de quelques-uns de leurs Rois, ont introduit des Conseils secrets, qu'on nomme ordinairement du Cabinet : remède souvent beaucoup plus dangereux que le mal.

A l'égard du secret, les princes ne sont pas obligés de le communiquer; & il n'est pas nécessaire, lorsqu'ils mettent une affaire en délibération, qu'ils fassent connoître ce qu'ils ont envie de résoudre: au contraire, ils doivent bien prendre garde de ne pas se laisser pénétrer.

Pour ce qui regarde le Conseil, que nous appellons du Cabinet, on peut lui appliquer ces

ces paroles : *Plenus rimarum sum.* Et certainement une personne qui tirera vanité de sçavoir le secret des affaires , est un conseiller seul plus dangereux que plusieurs autres , qui parmi beaucoup d'autres imperfections , n'auroit pas celle-là. Il est bien vrai qu'il y a certaines affaires qui exigent un très-grand secret : en ce cas la connoissance n'en doit venir qu'à une ou deux personnes , outre le maître , & ordinairement ces sortes d'affaires ont un heureux succès ; car outre qu'elles sont menées secrètement , elles s'exécutent avec fermeté , & se dirigent presque par le même esprit & unanimement ; mais il faut que le Roi soit prudent & ferme ; il faut aussi que ceux qui entrent dans ce Conseil , soient sages , & sur toutes choses fidèles aux

vûes que le maître se propose. C'est précisément ce qui arriva sous le regne d'Henri VII. Roi d'Angleterre, qui ne confiait jamais ses affaires les plus importantes qu'à deux personnes, Morton & Fox.

A l'égard de l'affoiblissement de l'autorité, la fable apprend le moyen d'y remédier; & il est certain que si les Rois assistent en personne aux Conseils, la Majesté en reçoit plutôt de l'éclat, qu'elle n'en est affoiblie: ajoutez aussi qu'on n'a jamais vu qu'un Conseil diminuât l'autorité d'un souverain, à moins qu'un seul n'ait pris trop de crédit, ou qu'il ne regne une trop grande intelligence entre plusieurs; mais ces deux maux sont bien-tôt découverts, & il est aisé d'y remédier.

A l'égard du dernier inconvenient, sçavoir, que les Minis-

tres en donnant leurs avis, auront plus d'égard à leurs propres intérêts qu'à ceux de leur maître, ce passage de l'Ecriture, *non inveniet fidem super terram*, se doit entendre de la nature des tems, & non pas de chaque personne en particulier; car il se trouve des sujets fidèles, sincères, vrais, sans détours, & sans ruses. Les Princes avant tout, doivent s'attacher de tels personnages: d'ailleurs on voit rarement des Ministres si unis entr'eux, qu'ils ne s'examinent de près l'un l'autre; de sorte que s'il y en a quelqu'un qui donne des conseils captieux, ou qui tendent à ses fins particulières, le maître en sera bien-tôt instruit. Le remède sera que les princes s'attachent à connoître leurs Ministres, de même que ceux-ci s'appliquent à le pénétrer. *Prin-*

*Q ij*

*cipis est virtus maxima nosse suos.* Sans compter qu'il n'est ni convenable , ni décent à des sujets que le prince honore de sa confiance , de chercher à le pénétrer , il est de leur devoir de s'appliquer davantage au bien de ses affaires , qu'à développer ses mœurs & ses inclinations ; & sur ce principe , ils travailleront à lui donner de bons conseils , plutôt qu'à le flatter & à lui complaire.

Si les princes reçoivent les avis de chacun de leurs conseillers séparement , aussi - bien qu'en corps , cela peut leur être d'un très-grand fruit. Un avis donné en particulier , est bien plus libre ; au lieu qu'en public , on a plus d'égards & de circonspection. En particulier chacun se laisse aller à son propre sentiment. En public on est plus sujet à l'humeur

d'autrui : c'est pour cela qu'il est à propos de s'aider de ces deux moyens : traiter les affaires avec ceux qui ne font pas du premier rang en particulier , pour ne rien ôter à leur liberté ; & en plein Conseil avec les grands , pour les mieux tenir dans les bornes du respect.

Il n'est d'aucune utilité à un prince d'être conseillé sur l'état de ses affaires , s'il ne fait en même tems réflexion sur les personnes qu'il emploie. Toutes les affaires sont comme des images muettes ; mais l'ame de l'action est principalement dans le choix des sujets , & il ne suffit pas de délibérer sur le choix des personnes , selon les espèces , comme dans certaines idées , ou descriptions mathématiques : par exemple , quel doit être le caractère & la con-

190 *Essais de Politique* ;

dition de la personne ; car par-là il en résulteroit plusieurs abus : au lieu que le vrai jugement doit principalement rouler sur le choix des individus. Il ne faut pas oublier ceci non plus, *Optimi Consiliarii mortui*. Les livres ne fardent point la vérité ; au lieu que ceux qui donnent des conseils, peuvent facilement se laisser entraîner à la flatterie. Il sera donc très-utile de lire beaucoup, surtout les auteurs qui ont eû entre leurs mains le maniement des affaires.

Aujourd'hui les Conseils dans beaucoup d'endroits, ne sont qu'une espèce d'assemblée, ou une conversation familière, où l'on discourt des affaires, plutôt qu'on ne les discute ; & la plupart du temps, on se hâte trop d'aller à la conclusion. Il vaudroit beaucoup mieux dans les

affaires de grande importance , qu'on prît un jour pour les proposer , & que la décision fût renvoyée au lendemain , *In nocte Consilium*. C'est ainsi qu'on en usa dans le traité d'union proposé entre l'Angleterre & l'Ecosse. Cette assemblée se passa avec toute la régularité & tout l'ordre possible. J'ap- prouve fort aussi qu'on desti- ne certain jour fixe pour les requêtes des particuliers : par-là les demandeurs auront un tems marqué , auquel il leur sera facile de s'ajuster , & où ils se rendront plus com- modément. Par ce moyen aussi les assemblées qui doivent tra-iter des grandes affaires , ne seront point distraites par les petites , & pourront tranquil- lement *hoc agere*.

Dans le choix des commis- faires qui doivent rapporter des

192 *Essais de Politique*,

affaires au Conseil , il vaut mieux emploier ceux qui sont indifférens , & qui ne panchent pour aucun parti , que de prétendre établir une sorte d'égalité en chargeant différentes personnes de défendre chacun son parti.

J'approuve aussi les commissaires , non seulement pour un tems où pour une affaire non entendue , mais pour celles qui font perpétuelles & ordinaires , comme par exemple , celles qui regardent le commerce , les finances , la guerre , les gratifications , les requêtes , & les provinces particulières. Dans presque tous les pays où il y a plusieurs Conseils subordonnés & un seul Conseil suprême , comme en Espagne , ces sortes de Conseils ne font que des commissions perpétuelles , ainsi que nous l'avons dit , mais revêtues d'une

d'une plus grande autorité.

S'il arrive que le Conseil ait besoin d'être informé par des personnes de différentes professions, comme par des Jurisconsultes, des gens de mer, des traitans, des marchands, des artisans, &c. il faut que ces gens-là soient ouïs premièrement par les Commissaires, & ensuite par le Conseil, suivant que l'occasion le demandera. Au surplus il ne doit pas leur être permis de paroître en foule; car ce ferroit plutôt fatiguer l'assemblée, que l'instruire.

Une table longue ou ovale, des sièges autour de la chambre, sont des choses essentielles, quoiqu'elles ne semblent appartenir qu'à la forme; car à une table longue, ceux qui sont assis au haut bout, emportent bien souvent l'affaire; au lieu qu'à une table ovale, ceux qui sié-

R

gent les derniers , sont aussi à portée que les autres de faire valoir leurs avis. ;

Lorsque le Roi assistera au Conseil en personne , qu'il prenne garde de ne point donner à connoître plutôt qu'il ne faut , son sentiment sur l'affaire dont il s'agit. S'il se laisse pénétrer , tous les assistans s'appliqueront à lui plaire ; & au lieu de donner des avis sincères & libres , ils chanteront , *Pla-cebo.*



